

**Abdelwahab  
Meddeb**

**Centre culturel du livre**

**Édition / Distribution**

6, rue du Tigre. Casablanca

Tél : +212522810406

Fax : +212522810407

markazkitab@gmail.com

Première édition 2019

Dépôt légal: 2018MO4444

ISBN: 978-9954-705-00-0



King Faisal  
PRIZE

INSTITUT  
DU MONDE  
ARABE  
معهد العالم  
العربي  
كروني المعهد

# Abdelwahab Meddeb

## Maati Kabbal



CENTRE CULTUREL DU LIVRE  
Édition & Distribution



## SOMMAIRE

Introduction .....	7
Préambule .....	9
La venue à la langue française.....	17
Un corpus en fragments.....	21
Romans inclassables .....	22
L'appel du dédale .....	23
La primauté de la poésie.....	28
La plénitude du désert .....	33
Meddeb traducteur.....	35
Meddeb “éradicateur”? .....	42
AM pamphlétaire.....	43
Soufisme .....	53
Pour un Sujet soufi .....	56
Eloge de la pensée nomade.....	61
La réception d’AM dans le monde arabe.....	64
La femme miroir.....	67
La femme évanescence .....	69
Monothéismes.....	71

En guise de conclusion .....	73
Extraits, Entretiens, écrits, témoignages.....	75
BIBLIOGRAPHIE D'ABDELWAHAB MEDDEB.....	93

## **Introduction**

Cet ouvrage s'inscrit dans le cadre d'un ambitieux projet culturel initié et mis en œuvre par deux institutions culturelles de renommée, le Prix du Roi Fayçal à Riyad et l'Institut du Monde Arabe à Paris, représenté par la Chaire de l'Institut.

Ce projet se donne pour objectif de faire connaître auprès du grand public une centaine de chercheurs et universitaires arabes et français qui se sont distingués par leurs considérables efforts destinés à la promotion des différentes formes de dialogue constructif et interactif entre les deux rives de la Méditerranée au cours des deux derniers siècles.

Il s'agit d'un authentique hommage que nous tentons de rendre à cette communauté scientifique, aux œuvres exceptionnelles de ces médiateurs culturels, ainsi qu'à leurs vies respectives entièrement dédiées au progrès du savoir, marquant ainsi leur époque par l'innovation et perpétuant une tradition scientifique et humaniste visant notamment la compréhension mutuelle, l'entente et la coopération entre les hommes.

Le choix de soixante personnalités arabes et de quarante personnalités françaises est le fruit d'une

réflexion raisonnée et ciblée menée durant plusieurs mois par un comité scientifique commun soucieux de réunir et présenter une palette de personnalités qui soient, autant que possible, représentatives de chaque discipline et courants de pensée à travers les différentes époques.

Cette liste est loin d'être exhaustive, toutefois, une sélection s'impose malgré le risque ô combien regrettable de sacrifier quelques écrivains, qui ont sans doute le mérite de faire partie de cette pléiade, par milliers. Consolons-nous néanmoins de vous présenter cette belle constellation d'auteurs, et d'initier cette voie qui sera, nous l'espérons, empruntée et poursuivie par d'autres acteurs.

Enfin, nous exprimons notre profonde gratitude aux auteurs qui ont cru en ce cette initiative et ont participé à sa réalisation. Nos plus sincères remerciements s'adressent également au Prince Khalid Al Fayçal, Président du Prix du Roi Fayçal, et à M. Jack Lang, Président de l'Institut du Monde Arabe, pour leur soutien et suivi continus de ce projet durant toutes ses étapes.

Mojeb Al Zahrani

Abdulaziz Alsebil

## Préambule

Poète, essayiste, romancier, traducteur, enseignant, animateur de radio, etc., Abdel wahab Meddeb, (17 janvier 1946- 5 novembre 2014), fut un touche à tout. Les sujets sur lesquels il se pencha ne traduisaient pas seulement un désir de cumul encyclopédique, ils révélèrent surtout une volonté de savoir et un souci de maîtrise des savoirs abordés. Aussi passait-il, aisément, d'une matière à une autre, d'une discipline à une autre tout en tissant des conjonctions subtiles et parfois déroutantes. Il était capable de construire des petits édifices transdisciplinaires, faisant dialoguer soufisme et architecture, philosophie et poésie, roman et peinture. Mû par la passion de l'écriture, il était en permanence en quête de lettres et de signes dans le vaste territoire du verbe. Aussi, il n'est pas aisé de résumer une vie toute en bifurcations et en errance ; une œuvre plurielle, contrastée et protéiforme ; d'autant que voyageur infatigable, il se laissa imprégner par les clameurs du monde pour en faire un matériau d'écriture. Ses écrits sont emplis par leurs échos et murmures.

Abdelwahab Meddeb a fait l'objet de nombreuses

études et de pas mal de travaux et thèses universitaires, notamment en français, en anglais, en italien, ainsi que dans d'autres langues ; ce qui, malheureusement, n'est pas le cas en langue arabe comme on l'indiquera plus loin.

Meddeb s'est toujours défini comme un écrivain transnational et transdisciplinaire. Sa venue à la langue française, sa venue et non son exil en France, ne ressemble en rien au parcours d'un grand nombre d'écrivains maghrébins d'expression française. Il n'aimait pas être catalogué d'écrivain francophone, un raccourci dont se sont accommodés de nombreux écrivains.

On peut dire que la galaxie culturelle de Meddeb n'est ni maghrébine ni machrekienne. Il n'a pas cherché à s'intégrer ni à s'apparenter à la tribu des écrivains et des intellectuels en exil. Il a quitté son pays pour devenir autre que lui-même. Non pas un occidental, mais un écrivain international. Être connu et reconnu par l'autre. Pour cela, il déploya toute son énergie auprès des écrivains, poètes, philosophes, architectes, journalistes ...qui ont fait l'actualité culturelle pour en faire des amis lecteurs ou des soutiens... Ces derniers ne l'ont jamais considéré comme "l'Arabe de service", mais comme un écrivain et un penseur à part entière. Il a su intelligemment imposer cette image.

D'ailleurs la liste de celles et de ceux qui l'ont accueilli et soutenu est longue. On peut citer à titre

d'exemple, les poètes Michel Deguy, Salah Stétié, Alain Jouffroy, Adonis, Lorand Gaspar, Gérard Mace.... Les philosophes Christian Jambet, Jean-Luc Nancy, Jacques Derrida, Christine Buci-Glucksman et bien d'autres.

L'œuvre d'Abdelwahab Meddeb a fait l'objet d'un accueil tantôt enthousiaste, tantôt réservé, voire hostile. Aussi, prétendre «résumer» ou «cerner» cette œuvre serait une vaine gageure.

J'ai connu Abdelwahab Meddeb et vécu dans l'ambiance culturelle dans laquelle il a évolué. L'époque était marquée par une production culturelle qui nous a marquée à jamais. Barthes, Blanchot, Mallarmé, Bataille, Foucault, Derrida, Sollers et Kristeva, Claude-Lévi Strauss, Arkoun, Moustapha Safouan, Gilles Deleuze et Félix Guattari, Michel de Certeau, Jacques Berque, André Miquel, et la liste est longue des artisans de la modernité et de la postmodernité qui ont fortement agi et continuent d'agir sur notre horizon de pensée. Le roman postcolonial nous interpellait, mais également les tentatives déconstructivistes menées par Abdelkébir Khatibi, dans le sillage de Jacques Derrida et Jean-Luc Nancy. Nous avons partagé au cours de séminaires ou de rencontres ce souci de faire advenir une autre pensée, située aux antipodes de la théologie et de la métaphysique. L'œuvre de Meddeb ne m'est donc pas étrangère. Dans cet essai, je ne prétends nullement décrypter cette œuvre ni la décortiquer, mais plutôt l'accompagner par un propos qui en dégage la nécessité

dans un Maghreb où la relève générationnelle n'a pas eu lieu. Où l'on assiste à une régression de la Raison et de la culture. Meddeb en a établi le diagnostic dans bon nombre de ses textes.

La Tunisie était donnée en exemple en matière d'élites. Aujourd'hui le délitement, non seulement dans ce pays, mais dans l'ensemble des sociétés arabes est général. On peut se poser à juste titre la question: où sont les intellectuels, les chercheurs, les penseurs à l'heure de la poussée de l'idéologie régressive et infantile ?

On ne saurait donc résumer une œuvre profuse et multidisciplinaire, ayant fait l'objet de nombreuses études et débats, mais seulement de l'accompagner dans ses cheminements, rebonds et bifurcations.

L'écriture de Meddeb exige du lecteur d'être au fait de nombreuses disciplines, en permanence en veille et sur le sentier. Il se peut que cet essai ait raté un, voire quelques virages, tellement les retournements de la pensée de Meddeb sont fréquents et brusques. Car, être sur les pas de l'errant, qui est un cheminant solitaire, ne peut que provoquer désorientation et vertige. Le vertige chez certains soufis n'est-il pas synonyme d'extase?

### **Une généalogie mêlée**

Abdelwahab Meddeb est né le 17 janvier 1946 à Tunis. Il appartient à une famille traditionnelle de lettrés. La fiche établie par Wikipédia, attribue l'origine de sa

famille à des Morisques, «comptant parmi les cryptomusulmans expulsés d'Espagne à la suite du décret promulgué par le roi Philippe III, le 22 septembre 1609. Les aïeux paternels trouvent d'abord refuge au Maroc où leur descendance séjourne plus d'un siècle avant de s'établir à Tunis dans le dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle, après une résidence à Zaghouan, gros bourg de fondation morisque à 50 kilomètres au sud de Tunis». L'université de la Zitouna allait devenir pour la famille un référent de savoirs et de culture.

Son grand père était professeur des lectures coraniques, et son père professeur des «fondements du droit islamique». Abdelwahab Meddeb commença l'école coranique à l'âge de 4 ans avant d'accéder à l'école franco-arabe à l'âge de 6 ans. Sa passion pour la littérature française, (lecture de Diderot, Baudelaire, Apollinaire), commença dès l'âge de 14 ans. Les grands classiques nourrissent fortement son imaginaire et lui font découvrir de nouveaux horizons culturels. Après un cursus à l'Université de Tunis, il part pour Paris suivre des études en histoire de l'art à l'Université de la Sorbonne consacrées par une licence et une maîtrise en 1979. Commence alors un séjour, au cours duquel, l'auteur, tout en étant dans l'étrangeté, ne s'est jamais senti étranger en France.

Cette étrangeté allait devenir l'un des paradigmes actifs de sa réflexion. C'est ainsi que le soi-même, l'autre, et l'autre comme soi-même définiront plus tard sa démarche.

Penser l'Occident comme altérité structure sa réflexion et ses écrits. La question de l'altérité il ne l'a pas puisé seulement chez l'autre, mais il l'a prélevé dans ce qui dans les savoirs et la culture musulmanes en font la singularité: chez les philosophes ayant traduit, commenté et divulgué les pensées de Plotin, Platon, Aristote, pour ne citer que ces trois philosophes. Chez les poètes, à commencer par les préislamiques, puis islamiques qui dialoguèrent avec l'héritage hindou, asiatique, notamment chinois. Chez les soufis dont la pensée est entièrement tournée vers la question du proche et du lointain. L'absent et le présent. Ces ouvertures vers l'autre, l'étranger ont consolidé la pluralité et la différence, qui sont les antithèses du Même, du nous et de l'«origine pure».

Abdelwahab Meddeb avait quitté la Tunisie alors que le régime de Bourguiba était à bout de souffle. Economie en panne, disparités sociales, systématisation de la corruption, verrouillage des libertés... bref, un corps social et politique malade.

Cette situation aboutit au coup d'Etat médical entrepris par Zine Elabidine Ben Ali qui gouverna la Tunisie avec une mentalité de flic. Meddeb ne s'est jamais opposé à ces deux régimes. Il n'avait pas la fibre du militant engagé comme le furent d'autres intellectuels ou écrivains ayant pris le chemin de l'exil. La politique dans son sens premier ne l'attirait guère.

Meddeb arriva dans une France post-68, un peu déboussolée par les événements mais toujours en

effervescence sur le plan culturel et intellectuel: triomphe du structuralisme avec les maîtres à penser de ce mouvement, tels Claude-Lévi Strauss, Roland Barthes, Foucault, etc., poussée de la pensée de la différence avec Jacques Derrida, Jean-Luc Nancy et bien d'autres. Le nouveau roman triomphait également sous la signature d'un Alain Robe-Grillet, Nathalie Sarraute, Michel Butor..., sans parler de l'ébullition créée par des auteurs tels que Samuel Becket, Jean Genet, Antonin Artaud, Georges Bataille ou Maurice Blanchot. Paris était un laboratoire d'idées, d'inventivité, d'actions et d'expériences dans lesquelles s'est ressourcé l'écrivain Meddeb.

Sur la scène culturelle des écrivains Maghrébins en France, dominée notamment par les figures de Kateb Yassine, Mohammed Khaïr Eddine, Driss Chraïbi, Abdelkébir Khatibi, Fatima Mernissi et bien d'autres, Meddeb réussit à se frayer un chemin singulier pour devenir de plus en plus visible: il est éditeur aux éditions du seuil, rédacteur de fiches sur la culture arabe pour le dictionnaire le Robert, directeur de collection aux éditions Sindbad, traducteur, contributeur à des revues et encyclopédies Etc. Ces supports étaient pour Meddeb autant de signatures.

Il faudra toutefois souligner qu'il ne céda pas au mimétisme facile et subjugué de ce qui se faisait, mais il prit des distances critiques vis à vis de ce «vertige culturel», se méfiant de l'effet de mode qui en soutenait la dynamique. Restent les textes fondateurs qui lui ont montré la voie afin

d'explorer et construire une pensée capable de lire voire de «déconstruire» ce qu'il y a dans la tradition arabomusulmane de métaphysique et de théologique. Il cultiva à sa manière l'idée de déconstruire les origines telles qu'elles ont été forgées et figées par les ancêtres. Cela revenait d'une certaine manière à écrire contre soi.

Il signe des textes dans les Cahiers du Cinéma, participe aux côtés de Albdelkébir Khatibi à la réalisation d'un numéro spécial de la revue les *Temps Modernes* sur le Maghreb, (*Du Maghreb* Octobre 1977. Numéro 375 bis), publie une série de poèmes dans la revue *Change*, fait paraître une nouvelle traduction du roman éponyme de Tayeb Saleh, *Saison de la migration vers le Nord*, (*Tayeb Salih, Saison de la migration vers le Nord, Paris, 1983, Sindbad, 2e éd., 1996, Babel / Actes Sud (trad. de l'arabe en collaboration avec Fady Noun)*), joue un rôle important, via les éditions Sindbad, à faire diffuser les textes des soufis Arabes et Persans. Parallèlement à son activité d'essayiste et de traducteur, il mène une carrière d'enseignant en tant que professeur invité dans les universités de Yale, Genève et Paris-Descartes. Sa thèse de doctorat soutenue à l'université d'Aix-Marseille a pour titre «Ecriture et double généalogie».

## La venue à la langue française

Ceci nous amène à parler de la venue de Meddeb à la langue française. Son approche n'est pas celle d'un Kateb Yacine qui voyait dans cette langue un butin dont il faudrait s'en emparer, ni l'approche d'un Mohammed Khair Eddine ou d'un Laâbi ni même de Mohamed Dib, qui voyaient dans la langue française un médium de transmission des peines et des douleurs. Pour lui, la langue française est un don qui mérite un contre-don selon la règle de Marcel Mauss. Celui qui en use doit la charger de son imaginaire, de ses affects et sa sensibilité...en faire une autre langue toute en la faisant sienne en quelque sorte. Dans un article intitulé « les fins de l'étranger » Abdelwahab Meddeb revient sur sa venue à la langue française en indiquant que «l'apprentissage de cette langue est aussi une raison de sortie hors l'enceinte familiale, c'est une façon de s'approprier l'instrument qui conduit à activer l'éternel retour de la première fugue...». Pour s'en approprier, pour la faire sienne, Meddeb la débarrasse de son caractère étranger. Elle devient la langue de l'intime et du vécu. On ne dit plus, le français comme langue étrangère, mais une langue de l'étrangeté, pourvoyeuse de signes et de talismans. Dans *la langue*

*française vue de la Méditerranée*, il écrit: «Lorsque j'écris dans une langue, je convoque toutes les autres langues, je me laisse traverser par toutes les énergies que je fais converger vers le graphe que je transcris sur la feuille pour que, de l'identité la plus radicale, je renaisse au principe de l'indifférenciation ».

L'une des expériences fécondes est le lancement de la revue *intersignes* dont il fut le co-directeur aux côtés du psychanalyste Fethi Benslama. La ligne rédactionnelle se voulait une réflexion sur l'impensé arabo-musulman avec des outils méthodologiques pluridisciplinaires. Fort de cette expérience éditoriale, qui a duré deux ans (de 1992 à 1994), Meddeb lança en 1995, sa propre revue, *Dédale*, devenue au fil des numéros un espace de réflexion multiculturel, non seulement dans le domaine littéraire, mais également dans les domaines de l'architecture, de la poétique, de la philosophie et de l'esthétique.

Dans l'argumentaire du premier numéro de la revue, Abdelwahab Meddeb en trace les pistes de réflexion: «Voici venu le temps de mettre à l'épreuve toutes les références en les faisant circuler, à leurs risques et périls, sur les voies de l'errance, intégrant l'aventure de la mondialisation, qui fait tant peur aux tendances grégaires prônant le repli sur soi. Tel est le dessein de *Dédale*: sortir les références hors de leurs frontières afin qu'elles participent à la fondation d'un sens commun élargi, établi dans la confrontation des traditions avec le savoir et les méthodes que propose le continent de la modernité. Notre

théâtre sera la mer médiane, de l'une à l'autre rive, recevant dans la langue française les signes qui se croisent, de Grèce à Rome, d'Égypte au Maroc, d'Andalousie à l'Africa, dans la traversée des déserts et des marches vers les prolongements subsahariens et asiatiques, bravant la guerre qui sévit sur la scène commune circonscrite par ses trois continents.

Tel serait le multiculturalisme en acte, porté par les enfants fin de siècle, énergies qu'orientent leurs erratiques désirs, marchant sur les traces les plus anciennes, les chaussant, les déformant, les ravivant, les effaçant, quittant parfois les palimpsestes pour se pencher sur des tables vierges, inscrivant à leur tour d'inaugurales traces destinées au recouvrement, à la manipulation, à la restauration, à la dégradation, à la révélation, à la disparition, tant d'expériences de la création et de la pensée, entre la lettre et l'image, que Dédale a l'ambition d'initier et de recueillir. ».

Les 12 numéros de la revue souvent copieux signés par des plumes prestigieuses portent sur les thèmes suivants:

**Le N°1-2: Le paradoxe des représentations du divin.**

**L'image et l'invisible.**

**N° 3-4: Multiple Jérusalem. Jérusalem terrestre**

**Jérusalem céleste.**

**N°5-6: Le postcolonialisme. Décentrement**

**Déplacement Dissémination.**

**N° 7-8: Déserts. Vide Errance Ecriture.**

**N° 9-10: La venue de l'étranger**

**Errance, Séjour, Hospitalité, Hostilité.**

**N°11-12: Poésie. Technique, Métaphysique, Forme,  
Sens.**

*Dédale* fut donc un espace de débat fertile autour de thématiques poétiques, mystiques, philosophiques, littéraires.

La revue est suspendue, faute de moyens, au bout de 12 numéros ayant mobilisé de grandes signatures parmi la communauté des philosophes, psychanalystes, historiens, traducteurs, poètes etc...

Entre 1995 et 2011, Meddeb assure un cours de littérature comparée à l'Université Paris-X. Son expérience radiophonique est lancée en 1997 avec l'émission présentée sur France Culture: «cultures d'Islam». Cette expérience se prolongera sur les ondes de la radio Médi 1 basé à Tanger. Le fruit de ces chroniques hebdomadaires nourrira plus tard son livre «contre-prêches», 1 et 2, parus respectivement en 2006 et 2014 aux éditions du Seuil.

## Un corpus en fragments

Le travail de Meddeb se présente sous la forme d'un corpus en fragments. Entendons ici le mot dans son acception arabe qui désigne, la dispersion et la différence. Reste que les lignes de force de chaque discipline renvoient à un perpétuel dialogue interdisciplinaire, se nourrissant les uns des autres. Le soufisme nourrit le roman, lequel irrigue l'essai ou la poésie. Dans *Phantasia* (p, 24), Meddeb écrit: «...dans le flux de la pensée le fragment s'impose. Entre le silence et la pause, le verset dit la discontinuité qui me retranche du monde. L'écriture dérive d'une langue à l'autre (...). Le sujet témoigne. La main trace. L'écrit, par égard à la vérité que perçoivent les sens, accélère le voyage de mon esprit entre les langues. Si les langues sont multiples, unique est la table...» *Phantasia p, 24, édition Sindbad.*

## **Romans inclassables**

Il existe des romanciers qui sont les écrivains d'un seul roman. Ils y mettent toute leur énergie et leur fulgurance pour que leur texte résiste au et transcende le temps. Romancier, Abdelwahab Meddeb a produit deux romans transgressifs et inclassables, mais qui ne sont en fait qu'un seul texte, fusionné, monté avec la même pâte et la même trame autobiographique. Bien que les lieux, les temps, les actions soient mobiles et variées.

## L'appel du dédale

Publié chez Christian Bourgois en 1979, *Talismano* ne peut être classé ni dans la catégorie du nouveau roman, ni dans celle des romans maghrébins à autobiographie classique ; Il en transgresse d'ailleurs les codes et les règles, les temporalités et les espaces. Un genre nouveau en quelque sorte dans lequel l'auteur expérimente et éprouve jusqu'à l'épuisement le bi-langue (français-arabe).

D'abord à propos du titre: Meddeb prend un soin particulier à choisir des titres énigmatiques, irradiant de sens. *Talismano* emprunte à la culture populaire arabe la pratique de cette «magie» qui recourt aux signes clos pour ensorceler et neutraliser l'ennemi. «Jeter les talismans» sur quelqu'un revient à le neutraliser. Le talisman est un ensemble de signes secrets que seul le fqih ou le magicien peuvent décrypter. Ainsi le roman est bâti comme une forêt de signes dans laquelle chemine le narrateur. Dans la marche s'éclot la pensée. Ce principe nietzschéen, Meddeb le fait sien. Tout en marchant, se déploie la pensée et s'ouvrent les espaces. Ici c'est plutôt le labyrinthe de la Médina de Tunis dans laquelle est né le narrateur qui ouvre ses venelles pour l'accueillir et l'orienter vers le nul part. Que découvre ce

dernier dans son périple sinueux sinon l'affaissement d'une ville qui a perdu son aura esthétique. Les traces y sont visibles: «"la façade de l'école Halfawine, qui enfant [le] fascinait, paraît décor dérisoire" (Talismano, p. 16). De même, le "lac excrémental" (*Talismano*, p. 34) n'accueille plus les mouettes. "Rien ne vient signer le ciel, lacune du désir", ajoute-le cheminant. N'y-a-t-il pas plus dur exil que celui de la détérioration et de la laideur, qui s'emparent avec férocité des lieux de l'enfance? Meddeb emprunte aux mystiques les paradigmes de la marche-marge: marcher dans les marges, épouser les contours et les plis du désert. C'est après avoir expérimenté l'ailleurs que le narrateur revient dans l'ici pour créer ou recréer des concordances ou accentuer les différences. Le narrateur ne rompt jamais avec le natal, lieu de naissance et d'enterrement.

Il s'y rend, bien que ce lieu ait été abîmé et détérioré; Il y revient sans cesse comme à une source. Reste cependant la forte tentation de la rupture avec le «patriciel», un détachement salutaire pour se prendre en charge, s'ouvrir au monde, se débarrasser des origines.

Dans un entretien avec le poète irakien Jabbar Yassine, (Lors d'une résidence d'écriture en Poitou-Charentes), Abdelwahab Meddeb revient sur son travail d'écriture dans ce roman en déclarant: «ce premier livre est écrit au départ contre l'école, contre le professeur qui m'a transmis la loi de la langue dans la violence, contre les rubriques «on ne dit pas», «on dit», contre «le

barbarisme», «l'impropriété». Je voulais fonder une écriture en marge de la langue, à côté de sa loi, dans un au-delà de la maîtrise. Une écriture inventant une rumeur qui continue d'être audible en langue française... Certains critiques ont cru déceler dans cette écriture la marque de l'arabe à cause de la naturalisation des temps verbaux par l'usage de l'infinitif et de la substantivation, ce qui correspondrait plus aux aspects du verbe en arabe. Or j'estime qu'une autre interprétation est possible qui serait confirmée par la cohérence entre ce qu'on dit et la manière avec laquelle on dit. *Talismano* fait l'éloge de l'archaïsme, cherchant à donner au Maghreb une survie par rapport à ce que Pasolini appelle «la mort anthropologique» qu'engendre une modernisation rapide et réductrice. Or pour dire l'archaïsme, l'écriture retrouve un état antérieur de la langue française. (...)

L'exil de Meddeb n'en est pas un en fait. Enfant du Maghreb, de l'Occident, il ne ressent aucune étrangeté (gharaba en arabe) lorsqu'il décide de partir, de s'arracher au natal. L'Occident de Meddeb n'est pas celui de certains écrivains et romanciers maghrébins qui le décrivent en termes négatifs, voire hostiles, ou en termes de perte de réalité et ou d'identité. Meddeb s'accommode facilement de cet exil. Il le magnifie comme un lieu de création et d'inventivité esthétique. *Le pari de civilisation*, titre de l'un de ses derniers livres, est engagé depuis fort longtemps. Un choix civilisationnel. L'occident dont parle Meddeb reste l'Occident critique, non autocentré sur soi.

Nous retrouvons cette même démarche d'errance dans le second roman de Meddeb, *Phantasia*, (éditions Sindbad, 1986). Le narrateur se laisse porter par ses pas dans les méandres d'une ville appelée Paris. L'auteur renverse et inverse les termes de l'exil et rompt du coup avec une certaine littérature maghrébine de l'exil qui ne voit dans l'Occident qu'une contrée hostile, inhospitalière. *Phantasia* concentre et combine le sens populaire de fantaisie, fantazia et de fantasme. D'où le côté évanescent et jubilatoire de ce récit.

*[Je] suis consumé par le pouvoir du soleil et, de mes cendres, [Je] renaîs. Si [J]'avais des ailes, [Je] survolerais la mer jusqu'au cap d'en face. [Je] serais accueilli par la nature à bras ouverts. [Phantasia, p. 212]*

Meddeb dira que «le roman fonctionne comme un texte surréaliste soufi». Aya, «l'héroïne» est le féminin éternel qui éveille les sens, le corps, mais aussi l'écriture. Aya traversera comme le reflet du miroir de nombreux textes de Meddeb.

Dans ces deux romans, on est loin de l'univers de ce qui est communément appelé le roman maghrébin avec ses thèmes exotiques et convenus. Les romans de Meddeb portent en eux les germes d'idées, de concepts, voire de conceptions, développés ultérieurement.

**Si** Meddeb s'écarte du roman maghrébin formaté

avec ses histoires exotiques et linéaires, ses personnages ruraux ou urbains pris dans les filets de la tradition et de la modernité, son écriture évolua dans le voisinage d'autres écrits maghrébins ou arabes qui l'ont inspiré, voire impactés: Abdelkébir Khatibi a été l'un des écrivains emblématiques ayant influencé Meddeb. On retrouve chez ce dernier les mêmes éléments retenus et traités par Khatibi: le tatouage, la trace, le palimpseste, l'inconscient païen, les signes migrants, etc... on peut également citer comme autre influence l'écrivain Soudanais Tayeb Saleh, auteur de l'excellent *Saison de la migration vers le Nord*, roman retraduit par Meddeb aux éditions Sindbad. Les questions d'Orient-Occident, d'exil, disparition-apparition, d'érotisme et de sexualité sont données en partage entre les deux écrivains. Le roman de Tayeb Saleh a donc joué un rôle de déclic.

## La primauté de la poésie

Meddeb est avant toute chose un poète. Son écriture, sa prose, son mode de raisonnement sont de bout en bout poétiques. Il part du principe que toute écriture tend vers la poésie; cette dernière étant l'exercice premier par lequel il entra sur la scène de l'écriture. Cependant c'est dans les marges du corpus poétique qu'il est allé prélever son inspiration: les Poètes pré-islamiques et islamiques, les bardes, les maudits, tels 'Imru al-Qays, Tarafa, Abu Nuwwas, chanteur du vin et de l'amour interdit. Ils sont entre autres, le vivier dans lequel il puisa son inspiration. Du côté de la poésie occidentale, il y a certes, Baudelaire, Apollinaire, mais il y a surtout Mallarmé, Novalis, Lautréamont, Henri Michaux, poètes d'une modernité poétique décentrée, extrême, entreprenant un travail sur les images, les mots, les rythmes, les signifiants.

Dans chaque texte, Meddeb réfléchit, agit en poète. L'empreinte poétique du Coran, de la poésie pré-islamique, des soufis, d'Ibn Arabi, Bistami, Sohrawardi, des poètes occidentaux, Goethe, Hölderlin, Novalis, Mallarmé, Rimbaud, se dépose sur le rythme et la composition de sa phrase, sur la matérialité de son écriture. En cela, la poésie dans son travail est et reste

première et primordiale. Dans ce domaine, le poète est invité à forger un nouveau lexique, à façonner une nouvelle syntaxe, et dans ce domaine Meddeb s'est avéré un parfait orfèvre. Un alchimiste ingénieux.

Dans la foulée de *Talismano* et de *Phantasia*, Meddeb publia en 1987, son livre éponyme *Tombeau d'Ibn Arabi*, (édition Noël Blandin). Il s'agit d'une évocation poétique du recueil *Turjumân al-ashwaq* (*l'interprète des désirs*) d'Ibn Arabi. Cette évocation permet à Meddeb d'engager un dialogue sous la forme d'un dédoublement sur les questions de l'amour, du voile, du voilement et du dévoilement. Si Ibn Arabi ne dissocie pas l'amour divin de l'amour humain, Meddeb privilégie lui, l'amour charnel, physique. Le texte porte le rythme d'un corps transi et en transe. L'écrivain reprend la prosodie de la psalmodie coranique pour l'infuser dans le texte. Il revivifie d'une certaine manière la tradition de l'amour fou et impossible chanté et célébré par les poètes et les soufis. Aussi s'inscrit-il dans la lignée des poètes transis, aimantés par l'amour fou, tels imru al-Qaïs amoureux de Layla, Dante amoureux de Béatrice, Hölderlin amoureux de Diotima, Aragon fou d'Elsa, Breton épris de Nadja, Kateb Yacine de Nedjma etc... Dans cette galaxie, Aya, dans ses textes, notamment dans *Tombeau d'Ibn Arabi*, brille de tout son éclat.

Ce recueil de 61 stances pour ne pas dire poèmes, dessine ici la topographie d'un désir en pérégrinations, voire en errance. L'amour voué à la bien-aimée Aya,

ressuscite celui passionnel entre Ibn Arabi et Nidham, la jeune persane, aînée de Béatrice, « dont s'éprit Ibn Arabi, à la Mecque, en l'an 598 de l'hégire, et qui fut l'inspiratrice de son *Tarjoman al-Achwaq*, « l'interprète des ardents désirs », divan dont certains motifs voyagent d'une rive à l'autre, traversent les siècles et les langues, comme pour agréer la célébration de l'amour, source du mouvement, sans quoi l'univers serait néant » écrit Meddeb dans la dernière strophe (LXI) du livre. « Je l'ai prise [Nidham] comme modèle pour la confection de cet ouvrage composé de poésies courtoises (nasīb) incomparables dans le meilleur genre amoureux et présentées sous forme de couplets élégants de style galant [ghazal] », écrit Ibn Arabi. P,486.

L'auteur renverse le motif des ruines, *al-Atlal*, paradigme essentiel dans la poésie pré-islamique. Le poète observe une halte devant les ruines pour verser une larme sur les traces de la bien-aimée. Sur les ruines de sa demeure. Meddeb ouvre le texte par la phrase suivante: «Des ruines, souviens-toi, terres à l'abandon, poussière, refuge des errants, la voix se confond avec l'écho, regarde l'homme dans la caverne, le roc est un miroir, tout est désert, j'attends que les nuages versent leurs pleurs, j'attends que les fleurs parlent, j'appelle, personne ne répond... ». Nous sommes ici dans l'esseulement du désert. Et l'errant «vagabond, de désert en désert, je vais d'un extrême à l'autre contraire, dispersé, lambeaux épars... ». Meddeb nous propose un jeu de miroir textuel

entre l'ancien texte d'ibn Arabi et son texte à lui. Les ruines ne renvoient pas à la catastrophe, à l'apocalypse, mais indiquent la trace et convoquent en même temps la mémoire. L'arrêt observé par le poète n'est qu'un arrêt éphémère, car le poète est appelé par la suite à poursuivre son chemin. Meddeb reprend la démarche de la station chère aux soufis errants. Etapes, haltes, stances sont des notions qui indiquent l'arrêt provisoire après une longue marche. Cette démarche traduit en fait la posture du soufi errant dans le désert et dans ses marges. Les stations sont également des épreuves auxquelles se confronte le soufi. Niffari (*Muhammad ibn 'Abd al-Jabbar ibn al-Hasan an-Niffarī, ou Muḥammad ibn 'Abd al-Ġabbār al-Niffarī, ou encore al-Niffari, nous savons peu de chose. Le plus souvent mentionné comme un des premiers soufis, son nom n'apparaît cependant dans aucune silsila. Une source ancienne lui attribue une origine mésopotamienne mais les textes qui nous sont parvenus de lui sont tous écrits en arabe et non en persan, et lui-même mourut en Égypte*) est l'un des mystiques ayant valorisé la notion de station. Il nous a légué une œuvre dont les stations en ponctuent la démarche. Son œuvre est toute en stances, étapes de méditations et de dialogue direct avec Dieu. Le soufi est investi ou plutôt s'investit d'un statut d'élus. Il est en instance d'écoute et de dialogue avec un locuteur, en l'occurrence Dieu. Avec Niffari on assiste au renversement des hiérarchies. Finie la médiation prophétique qui oblige le croyant à passer par l'intercession du prophète; place au

face à face ; au dialogue entre *al-waqif*, celui qui se tient debout face à Dieu. Chaque station commence par: « il m'arrêta (*awqafani*), dans la station de...et me dit ». Pour Niffari, la vie est une série d'expériences et d'épreuves. Le soufi doit les vivre et les traverser. Dieu dans ce long chemin est présent et accompagne le soufi, puis l'arrête ou le met en situation pour l'éprouver. Cette expérience se présente sous la forme d'une révélation.

*Tombeau d'Ibn Arabi* est donc à la fois poème et récit ; mais un texte dés-orienté (Dans quelle direction d'ailleurs est-il orienté, vers la Mecque ou vers le vide ou les deux à la fois?). On a pour habitude de se recueillir sur les tombes et les tombeaux. D'adresser à leurs occupants, prières et suppliques. Ou d'enterrer leur souvenir en leur érigeant un tombeau. Tel n'est pas le cas de Meddeb. Il faut imaginer Abdelwahab Meddeb dans une posture de recueillement, interpeller Ibn Arabi dans un dialogue sur l'amour ; ou l'imaginer recevoir la révélation du cheikh al-Akbar. Meddeb conçoit l'écriture comme une infusion, une révélation qui se dépose dans sa matérialité sur le blanc de la page.

## La plénitude du désert

Le désert occupe dans l'œuvre d'Abdelwahab Meddeb une place de choix. Il est le lieu de la prophétie et en même temps le lieu de la folie. La poésie antéislamique puis islamique en ont fait leur miroir incandescent et évanescent. C'est dans le désert que se déploie la parole. C'est dans le désert que s'engage le cheminant solitaire. « Euphorique, tu disparais à toi-même, acéphale. La conscience est un tas de cendres qui fume dans le froid. Tu ne comptes plus avec le monde. Tu franchis solitaire ton désert. En chemin, tu succomberas aux épreuves... » *Talismano*, p.22.

Meddeb était très sensible à la question du désert. Ce dernier était pour lui une référence où est advenue et s'est accomplie l'humanité. Constatant le recul, voire le retrait du désert de notre espace matériel, il en a fait un poème, une quête. Afin d'en sonder les extrêmes et les plénitudes, il lui a consacré un numéro de la revue Dédale, mobilisant la contribution de philosophes, écrivains, poètes, sociologues. Dans l'argumentaire du numéro, il écrit: «Vestiges marins, steppiques, carnassiers, de révélation magique, le sable brûle, la glace brûle aussi, dans l'excès et la déroute, du froid au chaud, dans le constant

déchiffrement des vestiges et des traces, par le truchement de la magie, par l'intercession du chaman, il est aisé de glisser, de désert en désert, du règne de la pierre et du sable, vers le règne de la glace, dans le partage du nomadisme et de la chasse, dans l'amour et la sublimation du sexe comme vérité charnelle, l'homme et la femme se font les hôtes du corps de la baleine, qui prête son squelette pour l'armature du temple, dans l'immémorial de la trace, le corps frissonne ithyphallique sur la calotte glaciaire, dans la mer de sable et de pierre, confiné au désert de l'appartement pour rêver de tous les déserts du monde ».

Mais plus que tout autre désert, celui des soufis est le plus éloquent par son silence, sa majestueuse étendue, son vide plein.

## Meddeb traducteur

### Traduire par plaisir

Sensible à la préciosité de la langue, Abdelwahab Meddeb a le souci de la rendre concise, juste et économe. La traduction ou le passage d'une langue à une autre, de l'arabe au français a été pour lui une expérience lui permettant la restitution de l'architecture de la phrase, le sens latent des mots, leur singularité voire leur rareté. Cette orfèvrerie s'est illustrée en 1983 par sa traduction du roman de l'écrivain Tayeb Salih, *Saison de la migration vers le Nord*, Paris, (Sinbad, 2<sup>e</sup> éd., 1996, Babel / Actes Sud (trad. De l'arabe en collaboration avec Fady Noun). Puis dans le texte (*Les Dits de Bistami*, Paris, 1989, édition Fayard). D'autres textes ont été traduits par ses soins, notamment des textes poétiques. Cependant toute l'écriture de Meddeb est en posture de traductibilité. Le français s'est trouvé nourri d'arabe et inversement. Meddeb revivifie en quelque sorte l'oubli occidental de l'apport de la langue arabe aux cultures et aux savoirs de l'Occident.

On trouve sa conception détaillée dans de nombreux textes comme (*Du bilinguisme*, Paris, 1985, Denoël: « Le

palimpseste du bilingue: Ibn Arabi / Dante»), ainsi que dans (*La clôture de l'intraduisible: Aristote /Jâhiz/ Averroès*), communication présentée lors des 3e assises de la traduction littéraire, Arles, en 1987.

Traducteur des textes soufis de Bistami, Sohrawardi, Ibn Arabi etc., soufis réputés hermétiques, il est également traducteur de poètes tels Imru' al-Qaïs, Abû Nuwâs, Labîd, Tarafa. Des poètes étudiés à l'école, mais dont les textes ont été mal interprétés ou débarrassés de leur charge Paiënne et polythéiste au profit d'une lecture et d'une interprétation plutôt morale.

Abdelwahab Meddeb a tenté de restituer et de réhabiliter la portée poétique transgressive de ces poètes. Il a entretenu avec eux un rapport de familiarité et de proximité.

## **Ecrire pour Sortir des origines**

La stratégie de Talismano et de Phantasia, si on considère ces deux textes comme des récits autobiographiques, est dirigée contre les origines. L'auteur a engagé un combat sans merci contre leur retour répétitif, écrasant et phantasmé. Ce combat est également un combat d'interprétations. Comment lire, expliquer, prendre en charge la tradition islamiques et sa pesanteur? C'est la grande question que ses textes dits critiques n'ont cessé de poser et d'agiter... Ces textes sont au nombre de cinq: *La maladie de l'Islam, sortir de la malédiction, le temps des inconciliables, contre prêches 1 et 2, pari de*

*civilisation*. (Tous publiés aux éditions du Seuil). Ces textes sont travaillés par un souci de radicalité critique de la théologie, une dénonciation sans fioriture de l'absolutisme et de l'intégrisme considérés comme vecteurs de régression. Ils correspondent à une période dominée par la poussée de l'Islam radical sous sa forme violente et barbare. La critique de la théologie comme une forme de totalitarisme, on la trouve disséminée et oblique dans différents textes, et ce dès les années 2000. Cette critique prit toutefois un autre ton plus frontal, au cours de ses dernières années.

Cette période correspond à ce que l'on pourrait appeler le temps de la bascule: L'émergence de l'Islam politique avec son pendant terroriste a propulsé Abdelwahab Meddeb au-devant d'une scène dominée principalement l'analyse des journalistes et des communicants qui avançaient des idées sommaires et réductrices sur l'Islam et les Musulmans. Les attentats du 11 septembre constituent un tournant radical dans sa façon d'appréhender l'Islam et les questions qu'ils posent. Dans ce contexte, Meddeb radicalisa ses attaques contre les intégristes de tous bords. Ce qui lui a valu une double attaque: celle des tenants de l'Islam rigoriste et celle d'une partie de la communauté scientifique et islamologique qui lui a reproché d'avoir « développé un discours élitiste éradicateur » et d'avoir rejoint la cohorte des experts autoproclamés de l'Islam. Ce basculement date de la publication de *la maladie de l'Islam* en 2002.

Le texte s'ouvre par cette phrase: « Si, selon Voltaire, l'intolérance fut la maladie du catholicisme, si le nazisme fut la maladie de l'Allemagne qu'ausculta Thomas Mann, l'intégrisme est, comme le démontre ce livre, la maladie de l'islam. ».

Publié en 2002 dans l'urgence, «la maladie de l'Islam» est un contrecoup aux attentats du *Trade World Center*, ayant provoqué une déferlante de textes, films, discours aussi éradicateurs les uns que les autres. Le texte emprunte également à Marx sa fameuse notion de la « maladie infantile du communisme». Pour Meddeb, cette maladie est consubstantielle à l'Islam. Elle s'explique par des « facteurs internes », mais également externes: la responsabilité de l'Occident dans l'infantilisation de l'Islam.

Si la maladie est la chose la mieux partagée entre les religions, celle de l'Islam se caractérise par une pathologie archaïque bien ancrée dans le subconscient collectif et dont les cycles ne cessent de se répéter. Cette maladie prend aujourd'hui des formes et des tournures plus graves, puisqu'au lieu d'être guérie, voire éradiquée, elle s'est propagée pour toucher l'ensemble du tissu musulman. Pour Meddeb, il faudrait remonter à Ibn Taymiyya (cf plus loin la notice de présentation), pour détecter l'éclosion de la maladie devenue un mal. L'Islam, en dépit des réformateurs et des modernistes a raté son rendez-vous avec l'Occident et donc avec l'Histoire. L'auteur avance cette comparaison en faisant appel à Max Weber: « ce qui

s'est passé » en Occident, c'est à dire l'exception du développement vers la modernité et le capitalisme, et «ce qui a manqué» en Islam pour que celui-ci ne prenne pas le même chemin que celui-là ». L'auteur n'ignore nullement le poids et la responsabilité de l'Occident dans le retard des sociétés musulmanes. Le colonialisme, l'islamophobie occidentale, la politique extérieure américaine foncièrement hostile à l'Islam etc.,

L'attention de l'auteur reste cependant portée sur la «critique interne», indispensable pour le dépassement de soi. Pour cela, il appelle à une rupture avec les dérives qui impactent aujourd'hui les sociétés musulmanes: la xénophobie, la disparition de l'amour et le goût de l'esthétique, le désert culturel, le manque de curiosité. Meddeb propose des remèdes: réanimer l'esprit de contradiction, réformer l'éducation, engager un dialogue intelligent avec l'Occident pour en faire une composante de soi-même. Le projet de Meddeb tend vers une soif de modernité. Mais cela passe par un combat acharné contre la littéralité pour faire advenir l'interprétation. Les essais que Meddeb publiera par la suite seront une variation de ces mêmes thèmes.

*Contre-Prêches 2, le temps des inconciliables, édition du Seuil*, son dernier ouvrage inspiré de ses chroniques dominicales sur Radio Tanger Medi 1, voyage à travers un Orient compliqué et son double, l'Occident, se veut une réponse à tous les fanatismes. L'Europe en est l'un des thèmes récurrents: penser l'Europe est indissociable d'une

pensée de l'islam. Aujourd'hui, cette religion est devenue une composante essentielle de la scène politique, culturelle, sociale de l'Europe. Même rejeté, l'islam colle à la peau de l'Europe. Dans un entretien accordé à la revue *Projet* (2002/2 (N°270)), il indique que: «l'islam est à envisager comme une réalité intérieure à l'Europe et non comme une étrangeté absolue ». Il est d'abord intérieur à l'Europe d'un point de vue historique contrairement aux stéréotypes médiévaux qui continuent de courir. Cette démarche de reconnaissance et d'apaisement aurait une portée politique: admettre que l'apport islamique, dans le cadre de la langue arabe mais aussi persane à l'époque médiévale, est au fondement culturel de l'Europe au même titre que la culture grecque et latine ou le judéo-christianisme. ...»

L'Europe reste un horizon de pensée du Maghreb et du Machrek. Elle appelle et exige une politique inédite de l'hospitalité des deux côtés. Une politique de revivification de l'échange et du partage. C'est ce que d'aucuns appellent le «vivre ensemble ».

### **Pamphlet, polémique, Interprétations et contre-interprétations**

Commençons par le *Ta'wil*, mot dont l'origine vient de *awwal*, premier ; *Ta'wil* est un peu l'équivalent de l'herméneutique. Cette pratique devenue une science plus tard, a connu ses beaux jours avec les *Mu'tazilites* sous le règne du calife al-Mamoun.

Meddeb reprend donc la tradition du *Ta'wil*, l'interprétation ou l'exégèse, chère aux rationalistes Musulmans, notamment les *Mu'tazilites*. Cette méthode qui recourt à l'analyse rationaliste par opposition au *Naql* (la littéralité) a fait l'objet d'une âpre polémique, voire d'un différend profond. La polémique entre Averroès (1126/1198), partisan de la Raison et Al Ghazali (1058/1111), défenseur de la tradition, est restée dans les annales. Cette polémique a pris aujourd'hui une tournure violente entre les tenants d'un islam de la Raison et ceux qui défendent l'Islam littéraliste. C'est contre ces derniers que s'est battu Meddeb, allant jusqu'à remettre en cause la lettre du Coran. L'interprétation telle que la pratique Meddeb se ressource également dans celle, moderne, ayant contribué à l'avènement de la modernité dans le domaine des sciences humaines et en critique littéraire. Sans l'interprétation des rêves par Freud, l'interprétation des textes philosophiques par Kojève, Ricoeur, Derrida, et bien d'autres philosophes ou l'interprétation des textes romanesques ou poétiques par l'école des formalistes russes, la modernité ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui. Meddeb a baigné dans l'ambiance de cette effervescence intellectuelle et il s'est ressourcé.

## **Meddeb "éradicateur" ?**

L'entreprise que l'on peut qualifier de refondatrice de Meddeb, lui a valu de nombreuses critiques, parfois raisonnées, parfois fantasmées. On lui a reproché d'être un «éradicateur» de l'Islam, le «double» d'un Alain Finkielkraut, ou d'un Eric Zemmour ! De verser dans l'essentialisme, d'avancer des thèses élitistes et obscures destinées à un lectorat occidental... Meddeb a été vite associé à une "communauté" de spécialistes, commentateurs, experts autoproclamés de la chose islamique et islamiste. Ces derniers ont investi les chaînes des télévisions, les pages d'opinion, les ondes et les réseaux sociaux pour s'épancher dans des commentaires, analyses et explications à l'emporte-pièce, armés de raccourcis et de jugements sommaires. Avec de la distance on peut aisément avancer l'idée que Meddeb a été visionnaire sur pas mal de situations et que le temps lui a donné raison.

## **Abdelwahab Meddeb pamphlétaire**

Il faudrait peut-être nuancer la critique radicale anti-Meddeb. Dans un contexte marqué par la violence et la contre-violence, par l'assassinat au nom de l'Islam, il fallait prendre position, s'engager pour décrier les intégristes qui perpétuent ces actes. Nommer le monstre qui sommeille au cœur de leur volonté meurtrière. Et il n'a pas hésité à brandir l'étendard du combat contre les islamistes, ce qui lui a valu le titre de « Voltaire arabe », une comparaison abusive et excessive. Voltaire n'avait en fait qu'une connaissance sommaire de l'Islam, héritée de l'époque des croisades pour laquelle l'Islam n'était qu'une religion "barbare" portée par le bout de l'épée. Cette interprétation a déteint d'une certaine manière sur l'esprit de Voltaire. Il est étonnant que Meddeb qui appelait à un Islam des lumières ait revendiqué la paternité voltairienne. Dans l'histoire de l'Islam, il y a eu de nombreux hommes courageux qui ont tenté de réformer l'Islam de l'intérieur, tels Averroès, Mohammed Abdo, Naser Hamid ABU Zayd, et bien d'autres. Ils ont tenté de déconstruire l'Islam rigoriste et rétrograde d'un Ibn Taymiyya (Taqî ad-Dîn Ahmad ibn Taymiyya1 (né en 1263 à Harran en Turquie actuelle, mort en 1328 à Damas en Syrie), est un

théologien et un juriconsulte (faqîh) musulman traditionaliste du XIII<sup>e</sup> siècle, influent au sein du madhhab hanbalite. Son époque est marquée par les conflits entre Mamelouks et Mongols, et il tente d'organiser le djihad contre ces derniers qu'il accuse de mécréance. Se distinguant par son refus de tout ce qu'il considère comme innovation dans la pratique religieuse, rejetant tant Al-Ghazâlî qu'Ibn Arabî tout comme l'ensemble des philosophes (les falasifa), sa divergence d'opinion avec les grands responsables religieux de son époque le fait incarcérer à plusieurs reprises par les autorités mameloukes. Il trouve la mort en prison et de tous ses disciples et de ses héritiers spirituels.

Il faut rappeler que les hérétiques, les excommuniés, les apostats, ont accompagné l'islam comme son ombre. De toute façon, il n'y a pas de fidélité en religion sans infidèles. L'islam a porté avec lui son contraire. Aujourd'hui, cette opposition à la déferlante islamiste est quasiment laminée. Le discours islamiste est dominant et ses opposants sont peu nombreux.

Autour de cette galaxie d'experts autoproclamés, ont gravité d'autres approches où la polémique l'a finalement emportée sur le dialogue: à ce propos on peut citer l'échange virulent et peu respectueux ayant opposé Gilles Kepel et Olivier Roy auquel il faudra ajouter la contribution de François Burgat. Certains assurent, comme Gilles Kepel, qu'on a affaire à une "radicalisation

de l'islam", d'autres estiment, avec Olivier Roy, qu'il est plus pertinent de parler d'une "islamisation de la radicalité". Certains critiques ont estimé que ces spécialistes qui sont aujourd'hui coupés du terrain en raison de la guerre et de l'insécurité, se retranchent dans leur bureau quand ils ne se répètent pas dans les colloques et les symposiums.

Par ses écrits, ses dits, Abdelwahab Meddeb a pris part à une agora bruisante, clivée et non dénuée de visées idéologiques. Reste que L'enjeu était celui de l'interprétation ou des interprétations. Avec courage, Meddeb est allé au front pour défendre sa démarche et ne rien céder face à ses détracteurs et adversaires. Sur les plateaux télévisés, dans les pages des journaux et magazines, il batailla avec force et conviction. Le face à face qui l'opposa à Tariq Ramadan dans l'émission de Frédéric Taddei restera dans les annales. Naguère, en terre d'Islam, la polémique faisait partie d'une vision globale de la culture. En période pré-islamique puis en Islam, cette polémique était un art de la performance, du dépassement et de la persuasion. Le fameux *Hij'a*, l'art du persiflage, a produit des textes critiques magistraux où l'humour le disputait à la farce. *Taw'il* était également un art permettant d'ouvrir la religion sur la différence, sur l'esprit de contradiction, c'est à dire sur le monde. Aujourd'hui, cet art a disparu laissant place à la vindicte, à la répétition, la hargne de la harangue et aux fatwas formatés. Meddeb n'a pas eu le temps de vivre la flambée et les dérives des réseaux sociaux où n'importe qui peut

écrire et s'exprimer sur n'importe quoi. Les réseaux sociaux n'ont-ils pas contribué à marginaliser les élites arabes, donnant l'occasion aux «semi-lettrés» comme le appelle Meddeb, de s'emparer de la parole pour faire régner la banalité? Les fuqaha ont investi ces espaces, via des vidéos et des fatwas pour faire passer leurs messages régressifs sur les questions de la femme, de l'Occident, sur les libertés individuelles etc., Des poncifs encore plus sophistiqués ont fait leur apparition et l'islam n'est pas encore prêt à se débarrasser des rhétoriques fécondes dont se nourrit l'islamisme.

Lors de ce fameux débat de 2008 face à Tariq Ramadan dans l'émission *Ce soir ou jamais!* Meddeb a appelé à une abrogation du Jihad et rappelé la généalogie de Tariq Ramadan:« le poison (de l'intégrisme) a été semé par votre grand-père» (Hassan El Banna). L'échange musclé entre les deux invités de l'émission dégageait en fait deux postures diamétralement opposées. Nous reproduisons ici une partie de l'échange qui a eu lieu ce mercredi 30 janvier 2008.

**Abdelwahab Meddeb:** moi, sans la moindre hésitation, avec les événements du 11 septembre, j'étais, profondément, pour l'Amérique, et contre les miens. Incontestablement.

**Tariq Ramadan:** «Est-ce que vous pouvez préciser: vous étiez pour Bush? Vous étiez pour l'Administration Bush?»

**Abdelwahab Meddeb:** «En dernière instance.»

**Tariq Ramadan:** «Mais en première ? Parce que ce qui est important, c'est ce qui est en première...»

**Abdelwahab Meddeb:** «En première, c'est avec le peuple américain. Et l'amour que j'ai de l'Amérique...»

**Tariq Ramadan:** «D'accord, bon: vous étiez avec Georges Bush et la Réaction.» **Abdelwahab Meddeb:** «...comme un pays quand même fondé et construit sur deux choses extrêmement majeures et qui sont immensément...»

**Tariq Ramadan:** «Est-ce que vous légitimez le bombardement d'innocents afghans, qui n'ont rien fait au 11 septembre?»

**Abdelwahab Meddeb:** «...qui sont immensément problématiques dans tout le monde islamique.»

**Tariq Ramadan:** «Répondez à des questions précises parce qu'on parle de vie et de mort, là.»

**Abdelwahab Meddeb:** «La notion de liberté, la notion d'individu, et la reconnaissance de l'altérité... Une société ouverte — j'aime les sociétés ouvertes. Le drame et la maladie de l'Islam, pour reprendre les deux grandes catégories de Karl Popper: nous avons affaire à des sociétés closes. Karl Popper a utilisé son concept pour le communisme, on voit vers quelle catastrophe a conduit la société close, et l'Islam se ferme sur lui-même. Telle est, actuellement, sa maladie...»

**Tariq Ramadan:** «Est-ce qu'il était légitime de bombarder les populations afghanes?»

**Abdelwahab Meddeb:** «Écoutez...»

**Tariq Ramadan:** «Répondez à ça. C'est très important.»

**Abdelwahab Meddeb:** «Je vais vous répondre. Vous voulez que je vous réponde?»

**Tariq Ramadan:** «Oui!»

**Abdelwahab Meddeb:** «Très clairement, pour moi, c'est collatéral.»

**Tariq Ramadan:** «Ah...Les innocents qui sont morts en Afghanistan sont des victimes collatérales ? »

**Abdelwahab Meddeb:** « C'est collatéral. »

**Tariq Ramadan:** «Ah? Si c'est ce rationalisme-là... »

**Abdelwahab Meddeb:** «C'est collatéral parce qu'il faut...»

**Tariq Ramadan:** «Si c'est ce rationalisme-là, si c'est cette démocratie-là, vous me faites très peur... »

**Abdelwahab Meddeb:** «...parce qu'il faut faire la peau des talibans!»

**Tariq Ramadan:** « Mais ça n'a rien à voir. »

**Abdelwahab Meddeb:** «Bien sûr, c'était une guerre contre les talibans!»

**Tariq Ramadan:** «Mais attendez, la population afghane, elle subissait le régime des talibans, elle ne le soutenait pas.»

**Abdelwahab Meddeb:** «C'était une guerre contre...

“Subissait”, “subissait”, ça, allez savoir! Ils sont tellement atteints par la maladie de l’Islam que je me demande... »

**Tariq Ramadan:** «Qu’ils méritent les bombes américaines?»

**Abdelwahab Meddeb:** «Non, je ne dis pas qu’ils le méritent. La question n’est pas là. »

**Tariq Ramadan:** «C’est pourtant ce que vous dites. »

**Abdelwahab Meddeb:** «Collatéral. Il y a une guerre, là. Une guerre légitime.»

Il fut également reproché à Meddeb son silence sur les exactions du régime de Ben Ali. Parmi les reproches le fait d’avoir participé à une réception organisée par l’ambassade de Tunisie à Paris en son honneur. Certains vont jusqu’à l’accuser de jouer aux censeurs prétextant qu’il n’a jamais invité dans ses émissions de France Culture le moindre écrivain tunisien opposant ou indépendant, «cherchant à préserver ses entrées auprès du régime de Ben Ali. Il a pratiqué au sein de France Culture (radio française financée par le contribuable!) les critères de censure proches de ceux de la radio d’Etat en Tunisie sous l’ère Ben Ali. », peut-on lire sur le site *Oumma.com*.

Quant à Meddeb, il « explicite la condition pour concilier l’islam avec la modernité. Pour lui, seule l’avancée vers la laïcité peut dégager l’islam des archaïsmes qui l’entravent. Il appelle donc au dépassement de la charia et à

l'abrogation du jihad (fût-il défensif) par l'islam officiel, c'est-à-dire celui des États. Il explique aussi que l'accès à la modernité exige une rupture avec sa propre origine qui engendre un «travail du deuil » dans la « douleur de la scission» (Hegel). Ainsi sauve-t-il de l'islam sa dimension spirituelle et l'éthique de la nuance théorisée et vécue par les maîtres du soufisme. Un tel legs spirituel s'accommoderait parfaitement avec la condition moderne et participerait même à son enrichissement. Meddeb appelle donc les musulmans à élaborer une «transmutation des valeurs» (Nietzsche) qui devrait les amener à cesser de juger les actes et les paroles sur le seul critère dichotomique du châtement et de la récompense, de l'Enfer et du Paradis. Les recours à de telles références élémentaires appauvrissent à ses yeux le champ de l'expérience intérieure et la réduisent à un «marchandage de bazar» tout en renforçant la censure sociale et la police des mœurs: ce sont là pour lui des tentations intégristes attentatoires à la liberté individuelle et à l'intégrité du corps, lesquelles constituent les deux acquis précieux de la modernité dont l'islam ne peut éluder ni différer l'adoption », souligne un article correctif inséré dans Wikipédia.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Discussion:Abdelwahab\\_Meddeb](https://fr.wikipedia.org/wiki/Discussion:Abdelwahab_Meddeb)

Deux opposants, parmi les plus critiques, Alain Gresh et Vincent Geisser, n'ont pas hésité à enfoncer le clou en reprochant à Meddeb son silence. Il faudrait

cependant rappeler que sous Ben Ali, rares étaient les intellectuels de l'intérieur, critiques de Ben Ali et de son régime népotique.

Une autre polémique, par écrits interposés, opposa Meddeb à certains islamologues tel François Burgat. Dans un texte publié dans (*la revue internationale et stratégique, Paris: A. Colin: Institut des relations internationales et stratégiques, 2002, pp. 180-183*), ce dernier écrit: «La violence des attentats du 11 septembre est-elle le résultat de l'usage du lexique (islamique) qui a prétendu (au moins en partie) la légitimer? A-t-elle dès lors des causes «internes à l'Islam», consubstantielles à l'histoire des Musulmans, exprimant une dérive idéologique inhérente à la relation que ces Musulmans entretiennent avec leur dogme ou même à celui-ci? Ou bien cette inhumanité relève-t-elle d'une logique plus profane de contre violence? Il est très difficile de cautionner la réponse que donne A. Meddeb à cette question essentielle. L'enjeu de ce débat n'est pas circonscrit au champ intellectuel. Il détermine largement en effet les formes de la réaction «occidentale» à la violence dite «islamique».

Meddeb n'a pas été non plus été agréé par une partie de la communauté scientifique qui lui a reproché de verser dans l'essentialisme, dans les raccourcis et les synthèses sommaires. Dans le vis à vis Orient/Occident qu'il a élaboré, on lui reprocha de ne pas avoir pris en compte les facteurs anthropologiques, sociologiques et historiques dans le déséquilibre civilisationnel. «A n'en

pas douter, l'analyse d'A. Meddeb, pour pertinente qu'elle soit, souffre de l'absence ou de la sous-estimation du poids des évolutions sociopolitiques des sociétés musulmanes (mais aussi de celles des sociétés occidentales, où une importante communauté musulmane a fait souche) et des intérêts économiques et stratégiques mondiaux, américains notamment » écrit Harzoune Mustapha (dans la revue *Hommes et migrations* /Année 2002/1239/ pp.147-148)

Les reproches des spécialistes en matière de soufisme portent sur le fait que Meddeb a « dépouillé » Ibn Arabi de son islamité, alors que ce dernier est le produit d'une culture et d'un savoir islamiques et qu'il est difficile de l'arracher à ce sol cultuel et culturel, notamment le sunnisme.

L'ampleur de la critique, voire les attaques contre les idées de Meddeb, montre qu'il a touché le nerf sensible de quelque chose d'impensé ou de pas encore pensé.

## Soufisme

**Instants soufis.** Albin Michel ; P32

« ... Aujourd'hui, face au désastre, c'est du soufisme, de son entretien au quotidien que viennent le salut. Selon les soufis, nous vivons un temps d'occultation qui exige le retrait pour le maintien de la vivacité de l'expérience intérieure. Les soufis n'ont pas disparu, loin de là. Ils sont partout, dans toutes les cités d'islam, jusqu'à Médine et la Mecque, dans les antres sacrés gouvernés par les wahabites qui ont une sainte horreur du soufisme. Mais celui qui ne sait pas ne les voit, ne les trouve pas. Eh bien, le soufisme aura ici toute sa place. Pour reprendre la formule de Hölderlin, tant utilisée, mais jamais usée: « là où le péril croît, grandit ce qui sauve ».

### **Instants soufis**

Le soufi n'a pas peur de dépasser les frontières de sa communauté pour s'adresser et s'identifier à l'homme, tout homme; quelle que soit sa croyance ou son appartenance. Il se permet aussi de puiser la sagesse où elle se trouve. Il ne détermine pas l'être moral par la seule appartenance à l'islam.

"Je me promène fier parmi mes contemporains sans lever les yeux sur l'un d'eux.

Je suis libre, maître et souverain, ma cuirasse c'est l'habit de l'ascèse."

«Il y a dans les révélations monothéistes une part guerrière, fanatique, violente, redoutable. C'est cette face que la maladie favorise. De ce point de vue, le Coran est un livre analogue à la Bible telle que la redécouvre Voltaire dans son Traité sur la tolérance. Et la maladie repérée par Voltaire chez ses coreligionnaires relève, elle aussi, de l'état maniaque:

"Le grand moyen de diminuer le nombre de maniaques, s'il en reste, est d'abandonner cette maladie de l'esprit au régime de la raison, qui éclaire lentement, mais infailliblement les hommes."

«Quand la poésie de la révolution se retirera, comment nous accomoderons- nous de la prose du quotidien ?"

**Face à l'islam:** Que ne fait-on pour honorer le fantasme qui attribue à une origine divine ce qui a été inventé par l'homme ! Là encore le recours à Spinoza est des plus précieux: il signale combien son propos colle aux problèmes qui avivent la crise et le malaise que connaît l'islam de nos jours: "(...) on se représentera Dieu comme un régulateur, un législateur, un roi, alors que tous ces attributs appartiennent à la nature humaine seulement et doivent être entièrement écartés de celle de Dieu (...)."

**Face à l'islam:** « La discipline exige d'entretenir le lien avec le passé sans s'enfermer dans le conservatisme.

L'entretien avec les morts n'empêche pas d'être résolument moderne, ouvert aux innovations, audacieux dans l'aventure qui conduit à l'inouï, au jamais vu ».

« L'humanité a évolué et le stade anthropologique de certaines prescriptions coraniques appartient à une étape antérieure de l'évolution humaine. Voilà ce à quoi le bon sens nous ramène, et la technique exégétique se doit de se soumettre à cette procédure plutôt que de détourner l'interprétation dans le sens de son désir ».

«Le poète ne peut se contenter d'affleurer les choses et de survoler les événements. Il se doit de les faire apparaître. Mais il ne peut avoir la prétention de coïncider avec l'image qu'il en donne. Le poète assume cette incomplétude où gît le secret de sa détresse ».

Nous reprenons la bibliographie détaillée établie par l'école pratique des hautes études.

## Pour un Sujet soufi

L'histoire du soufisme n'obéit pas à des règles linéaires et homogènes, mais suit au contraire un parcours sinueux, complexe, contrastée et tout en bifurcations. Dans ce parcours, Abdelwahab Meddeb n'a pas opté pour la facilité, mais a choisi des soufis dont le corpus se prête à des lectures transversales et ouvertes et que l'on peut lire et approcher par la poétique, la philosophie, la psychanalyse et la sémiotique. Le trio sur lequel se porta son choix se compose de Bistami, Sohrawardi et Ibn Arabi.

La date de naissance et de mort du premier reste incertaine. Selon certaines sources, Il serait né en 777-778 ou vers 804 à Bastam, en Iran, et mort en 848 ou 875 (234 ou 261 du calendrier perse). Son œuvre ne nous est jamais parvenue entière ; seuls des fragments ont circulé parmi les soufis. On lui connaît la fameuse citation, jugée blasphématoire par les religieux :

*« Louange à moi, louange à moi! Que ma condition est grande !*

Son livre, *shatahât*, transes, est traduit et annoté en français par Meddeb.

*Les Dits de Bistami (shatahât)*, Fayard, 1989, 207 p.)

La vie et l'œuvre de Sohrawardi restent exemplaires d'un destin singulier: le philosophe-mystique était un homme de quête permanente, cherchant à parfaire sa réflexion dans les domaines religieux, mystique et philosophique. Ses idées ont trouvé un écho favorable auprès des princes et suscité en même temps jalousies et haines à son égard. Après la grâce du prince syrien d'Alep, Malik Zâher, il subit la disgrâce de son père Saladin. « Salâheddin Ayyubi, qui comptait sur l'appui des pseudo-religieux pour perpétuer son règne, fit emprisonner Sohrawardi, ce qui eut pour conséquence la mort précoce et suspecte du philosophe à l'âge de trente-six ans le 29 juillet 1191» note Afsaneh Pourmazaheri dans **Sohrawardi et la théosophie orientale** (N° 60-novembre 2010), de *la Revue de Téhéran*.

Quant à Ibn Arabi, surnommé le cheikh al-Akbar, il reste la référence majeure dans le travail de Abdelwahab Meddeb. Il est à ses yeux « L'océan sans rivages » dans lequel on peut s'extasier avec délectation. Meddeb opte pour une posture de poète interprète du soufisme du grand maître soufi. Son approche n'est pas celle d'un exégète, mais d'un voyageur qui chemine entre les 846 ouvrages que compte l'œuvre d'Ibn Arabi, en préférant toutefois les « textes visionnaires », et « poétiques ». Ces textes nous offrent aujourd'hui la possibilité de critiquer,

voire de sortir de la doxa religieuse. Toutefois Ibn Arabi, restera un pôle de désir pour Meddeb: « En Ibn Arabi, je navigue. Je jubile à le lire. Je répudie la raison à la rencontre des correspondances entre les sages, les prophètes, les astres, la formation du fœtus. Je suis affronté à un délire qui me convient, qui canalise l'énergie fébrile de mon insomnie. Je suis balloté par les flots de cette divine divagation. (Tombeau *d'Ibn Arabi*. 1986, p,40)». Ibn Arabi est comme un viatique qui accompagne Meddeb dans l'écriture romanesque, poétique et dans la réflexion poétique.

**Les soufis, notamment les trois précités, sont pour Meddeb des veilleurs et des éveilleurs. Leur présence dans notre culture est plus que jamais nécessaire.**

Meddeb pointe l'absence de sujet comme facteur de régression. Cela a eu pour conséquence la prédominance écrasante de la tribu comme entité compacte qui ne produit que l'identitaire alors que le sujet est générateur de différence et de pluralité. Cette situation explique en partie l'enracinement de la tyrannie, du potentat et de l'absolutisme dans les sociétés musulmanes.

Meddeb se tourne vers les mystiques pour appeler à un sujet détaché, transcendant. Les mystiques ont été de tous les temps des sujets à part, évoluant dans les marges ; des exilés sans géographie, parce qu'ils se sentaient menacés par le pouvoir central et par la parole

une et unique des docteurs de la foi qui les accusaient d'être porteurs d'hérésie, d'apostasie, et de sédition. Le soufi Hallaj en a fait les frais. D'autres soufis, Sohrawardi, Bistami, Niffari, ont été également pourchassés, du moins inquiétés par les pouvoirs religieux et politiques (cf Maati Kabbal, traduction et introduction du livre des stations de Niffari, postface d'Adonis). Ce qui est en jeu, c'est la parole différente et singulière. Aussi le soufisme pour Meddeb est devenu une arme pour combattre les idées congelées et simplistes, celles défendues par les tribuns de la foi. Car le soufisme célèbre le sujet, lequel est générateur d'altérité, alors que la tribu est unifiée dans le Même. Le soufisme est également une expérience intérieure de vie et d'écriture.

Dans *Contre-prêches* Meddeb écrit, «S'ils ne réorientent pas la perspective, on peut raisonnablement penser que les Arabes, confinés dans le cadre de la croyance islamique, sont destinés à rejoindre les civilisations mortes ».

Meddeb a étudié dans le texte les soufis, en a commenté et traduit quelques-uns, mais il s'est appuyé également sur les travaux de certains spécialistes du soufisme qui ont traduit et éclairés fortement le corpus soufi. On peut citer à cet égard Louis Massignon et son travail colossal et inaugural sur Hallaj, Henry Corbin et ses travaux sur les mystiques d'Iran, Michel Chodkiewicz, Christian Jambet, le père Paul Nwyia, etc.;

Il faudrait donc se tourner vers le soufisme comme antidote aux idées figées et à l'islamisme. Meddeb n'a

pas eu le temps de vivre les dérives ayant affecté le spirituel et la spiritualité devenus au Maghreb un instrument de propagande de certains régimes. C'est plutôt le soufisme confrérique et institutionnel qui prend le pas sur le véritable soufisme considéré comme instrument de réflexion et de contestation. Le soufisme est devenu dans le travail de Meddeb un référent majeur. Ce n'est pas un recours destiné à «meubler» une réflexion, mais il s'agit d'une source qui irrigue le fond historique d'une culture et d'une civilisation.

L'approche de Meddeb du soufisme diffère amplement de celle des chercheurs, des spécialistes ou des pratiquants de la mystique. Pour lui la mystique a valeur d'expérience intérieure dans le sens d'un Georges Bataille ou d'un Maurice Blanchot. Loin de déployer les textes pour les soumettre à une étude académique et méthodologique, il en goûte plutôt la saveur et la teneur signifiante, les messages, les signes et les métaphores. Il fait du corpus une matière poétique et esthétique. Les savoirs soufis étant riches, inépuisables et contrastés.

## Eloge de la pensée nomade

Le nomadisme se dit en arabe *tirhâl*, signifiant à la fois le voyage, le déplacement et l'errance. Naguère, le désert était par excellence l'espace idéal du poète. Aujourd'hui, le désert n'est plus ce qu'il était. La mondialisation a chassé le désert pour laisser la place au règne du béton. Le poète tente de résister à ce retrait pour maintenir vif le désert comme lieu de miracle et de mirage. C'est ce que Abdelwahab Meddeb appelle un néo-nomadisme. Dans *portrait du poète en soufi*, (Editeur: Belin. COLLECTION: L'Extrême Contemporain (Collection dirigée par Michel Deguy), nous retrouvons ce souci fondamental. Les pérégrinations appellent les illuminations et le babil des langues. La géographie se transforme en mappemonde du désir. Désir de langues, de villes vues et senties comme un vide désertique. Ici le poète fait écho à la parole d'un autre soufi, Sohrawardi:

« Décidé à quitter les lieux je dis à la voisine

Débordant de larmes laisse-moi partir

Ne te lamente pas

Dans les ténèbres j'ai vu une lumière

Comme si le jour avait orné la nuit

Jusqu'à quand ferai-je des vipères mes compagnes  
Et du dragon mon commensal  
A quand accepterai-je le séjour au désert  
Or dans l'isthme j'ai reconnu ma demeure  
Et de San'a m'est parvenu un éclair  
Qui me rappelle que la visite est proche.

A la suite de philosophes, écrivains, voyageurs, Abdelwahab Meddeb traita la question du nomadisme comme une pensée intraitable, une pensée qui mérite d'être pensée.

Désert, Errance, nomadisme: la dynamique de ce triptyque est à l'œuvre dans l'œuvre de Meddeb. S'agissant du désert, il est partout et englobe tout. Il faut juste savoir le recréer. L'errance, Meddeb en a fait une profession et ce dès son prime âge: Dans un texte éclairant publié dans le numéro 7&8 de la revue *Dédale* (p187), il écrit: « peut-être le goût de l'errance me vient-il de ma fréquentation précoce à l'âge de dix ans des premiers poètes arabes du désert dont nous avons appris les poèmes à Tunis, à l'école. Poètes du V<sup>e</sup> siècle et du VI<sup>e</sup> siècle, dont il me plaît de rappeler quelques noms illustres, Imru'al-Qays, Labîd, Tarafa, que fit déjà connaître Goethe au public européen, en les évoquant dans les marges de son *Diwan d'Orient et d'Occident*, après s'être référé à Jones et Sylvestre de Sacy, les deux orientalistes anglais et français qui les avaient étudiés et traduits.

Ces poètes appartiennent aux morts avec qui je me trouve quotidiennement dans la nécessité de dialoguer ; ils sont mes contemporains dans leur archaïsme même: d'eux, j'ai appris le culte de la trace, laquelle reste muette malgré l'entêtement du poète à vouloir l'interpréter pour l'assimiler au signe et retrouver ainsi le chemin du sens ».

## **La réception d'Abdelwahab Meddeb dans le monde arabe**

De nombreux romanciers, essayistes, chercheurs écrivant en français ou dans d'autres langues étrangères ont bénéficié dans le monde arabe, auprès des lecteurs, traducteurs et des médias, d'un accueil honorable sinon enthousiaste. La traduction de leurs livres a permis la diffusion de leurs idées et de leurs univers romanesques. Abdelwahab Meddeb n'a pas eu cette chance. Cela est probablement dû à plusieurs facteurs: tout d'abord l'inaccessibilité de son écriture au grand public. L'auteur répond à cet argument par le fait que le lecteur doit s'élever au niveau de la réflexion complexe de l'écrivain. Deuxième difficulté vient du fait que Meddeb n'est pas l'homme d'un seul genre. Il a non pas un, mais des lecteurs. Le fait de penser une langue dans la fusion avec une autre n'a pas été non plus un facteur facilitateur de la lecture de ses textes. Si les textes d'Abdallah Laroui, Abdelkébir Khatibi, Hichem Djaït, pour ne citer que ces trois écrivains penseurs «francophones», ont bénéficié d'une bonne réception dans le monde arabe, ceux de Meddeb n'ont pas eu l'aura qu'ils méritaient. Hormis son essai la maladie de l'Islam, traduit en arabe, par

Mohammed Bennis et l'auteur sous le titre: (« illusions de l'Islam politique », éditions Toubkal, Maroc,), le reste des textes n'a pas beaucoup enthousiasmé les traducteurs. Ceci est valable pour les textes poétiques ou pour les romans. Ni *Talismano*, ni *Phantasia* n'ont été traduits. Pour les traduire, il manque le bon lecteur capable de mesurer la portée syntaxique, grammaticale, et significative de l'écriture de Meddeb. Et il faut reconnaître que ce lecteur tarde à se manifester. Auprès du lecteur et du public arabe, le travail de Meddeb restera ainsi une production orale. On ne retiendra de ses idées que ce qu'il aura expliqué et exprimé, en arabe lors de quelques rares interviews.

Nous sommes donc face à un paradoxe: comment se fait-il qu'un intellectuel qui consacre toute son énergie à l'étude du monde arabe ne trouve pas de répondant auprès des traducteurs et des lecteurs arabophones? Cela s'explique par l'état désastreux de la culture dans le monde arabe. Meddeb a toujours milité contre cet état en dénonçant "l'inculturation" massive des populations, la disparition de la curiosité et de l'élégance d'esprit dont les lumières arabes et l'Andalousie étaient porteurs et pourvoyeurs.

En revanche dans le monde universitaire francophone, Meddeb a fait l'objet de nombreuses études et travaux ainsi que de thèses universitaires qui lui ont été consacrées. Ces travaux couvrent aussi bien ses romans que ses essais ou ses poèmes. On peut renvoyer à la bibliographie détaillée (voir à la fin du livre) établie

par l'école des hautes études en sciences sociales.

De toute manière Meddeb était tourné vers le public occidental, notamment le public français. Bien qu'il ait souhaité que le lectorat arabe s'intéresse à son travail, cela n'était pas son souci majeur. De même qu'il soit un lecteur des textes arabes classiques et modernes, Meddeb a rarement écrit en arabe. Pourtant il a fait l'école coranique, et l'école publique et non l'école française. Il n'était pas un «enfant de la mission». Qu'est ce qui expliquerait cette «résistance» à la langue arabe? y voit-il seulement dans cette langue un instrument de rhétorique? est-elle seulement un vecteur théologique? La langue arabe a connu une nette transformation de l'intérieur. Au contact de la modernité, elle s'est dépouillée de sa lourdeur, de ses constructions dictées par les impératifs syntaxiques et grammaticaux qui enchaînent l'écriture. Une autre langue se déploie devant nos yeux ; une langue moderne, économe et percutante. Meddeb pouvait tout à fait s'en emparer pour faire passer ses idées et conquérir un large lectorat arabe.

## La femme miroir

La femme en arabe se dit al-Mar'a. Non voyellisé, ce mot signifie Mir'at, miroir. De quoi la femme est- elle le miroir ? La poésie arabe s'est toujours identifiée dans ce miroir poli. De 'Imru al Qais à Nizar Qabbani en passant par Rabia Al Adawiya, la femme a été magnifiée, adulée. *« Ses traces ne se sont pas effacées encore Grâce au tissage du vent du sud et du vent du nord. »* clame 'Imru al Qais.

Aya fait écho à Nidham, à Layla d'Imru al-Qays. Elle incarne et symbolise la féminité dans les écrits poétiques et romanesques de Meddeb. Elle emprunte à Nidham, magnifiée par Ibn Arabi, la beauté, la majesté, l'intelligence et l'évanescence. On est amoureux de l'intelligence d'une femme. Aya est également Elsa d'Aragon, Layla de Qais, Wallada bint al-mustakfi, (princesse et poétesse (994 – 26 mars 1091) ...ces femmes sont des pôles de désir dont le destin s'inscrit de bout en bout dans la passion, la tragédie, l'impossible désir. Mais elles sont surtout un matériau de rêve et de d'imagination créatrice. Elles stimulent l'imaginaire et alimentent l'écriture. Vers elles se tournent le soufi et le poète pour bâtir leur univers.

Abdelwahab Meddeb n'a pas choisi le prénom Aya par hasard. Ce dernier est chargé d'une polysémie où la révélation se fait esthétique. Ce prénom est inidentifiable: ce n'est ni Fatima, ni Aïcha, ni les prénoms féminins connus et répétés. Il peut tout à fait être porté par une femme japonaise ou par une femme africaine.

Aya renvoie en fait au signe et veut dire aussi bien verset dans le sens coranique du terme que signe de l'extrême beauté. La féminité est inscrite au cœur du sacré. Ce prénom est rarement donné aux filles en terre d'Islam.

## La femme évanescence

Célébrer la femme est l'une des tâches de la poésie. Cependant pour que la passion perdure et ne se consume pas dans une ardeur éphémère, il faut que la femme soit absente, constamment évanescence. «L'absence de la femme et celle de Dieu apparaissent donc ici comme les éléments rapprochés, et cela n'est pas étonnant si nous considérons l'importance qu'assume la poésie soufie dans les premiers ouvrages de Meddeb. En effet, le moteur de cette poésie est dans la quête sans fin que le mystique entreprend pour s'approcher à Dieu, quête qui présuppose l'absence de l'objet cherché. L'objet de l'attention et de l'amour du poète est Dieu prenant les apparences d'un amant, ce qui fait confondre le destinataire de certains poèmes ressemblant à des ghazals d'amour mais faisant référence, en réalité, à la divinité. ... » p 146-147 du livre: « *pour une nouvelle poétique de l'extase. De Veronica Amadessi.*

C'est la femme qui dicte et oriente. Elle est la maîtresse. Aya n'est pas n'importe quelle femme. Elle est La femme. Et ne peut être qu'une femme évanescence. Dans Tombeau d'Ibn Arabi, elle est "tantôt présente, tantôt absente, d'extase, de nostalgie, je ne guéris pas, je

la rencontre, je m'en sépare, quand je suis loin, j'ai espoir de la voir, quand je la retrouve, j'ai le vertige, la vision se répète, chaque fois, plus grande, et le mal ne baisse pas".  
LVII p 77.

Abdelwahab Meddeb a développé dans le sillage de ce que Abdelkebir Khatibi a nommé l'"aimance", une réflexion poético-mystique sur l'amour. Un amour d'extinction et de finitude. Dans cette combinaison, il fallait épurer la langue, raréfier les images, bref faire l'économie du langage. Abdelwahab Meddeb ne choisit pas le mode des stances par hasard. Elles sont la traduction du fragment, du morcelé, du discontinu.

## Monothéismes

Ce n'est pas parce qu'il considère l'islam malade de ses Musulmans fanatiques qu'il faut rejeter cette religion. Au contraire, Meddeb appelle à la soumettre à l'épreuve de la raison, à inscrire la contradiction et la différence en son sein, l'ouvrir sur l'humanisme et les humanités. Ainsi pourra-t-elle être en mesure de dialoguer avec les autres religions. Dans *Face à l'islam*, il estime que: «L'islam ne se présente pas comme une religion foncièrement différente. C'est l'état historique des musulmans qui donne à l'islam son étrangeté par rapport à la manière dont nous percevons aujourd'hui le judaïsme et le christianisme.» Pour lui l'islam est «plus proche du judaïsme que du christianisme». Avons-nous lu la Bible et la Thora, nous les gens du Livre? Les fanatiques rejettent ces deux livres au motif que le Coran est le livre parfait, un livre d'excellence. Cette logique de l'excellence ne repose-t-elle pas sur le principe de l'exclusion? Pour Meddeb, l'Islam doit renouer avec son rôle de médiateur comme dans le passé au IX et XI siècle lorsqu'il a transmis les savoirs grecs à l'Europe. Dans un entretien à la revue *Etudes* (2011/4 (Tome 414), Meddeb relève que:

«...avant de jouer son rôle d'informateur de l'Europe, l'islam a connu deux moments d'accumulation

intellectuelle par la médiation de la traduction du grec, du persan, du latin, du sanscrit: l'un au IX<sup>e</sup> siècle à Bagdad qui était la métropole du monde connu, l'autre au X<sup>e</sup> siècle à Cordoue qui était la cité la plus accomplie de l'Europe. Nous avons des regards rhénans qui témoignent de la fascination des visiteurs germaniques de Cordoue comme haute civilisation. Dans l'autre sens, de l'arabe au latin, le vecteur de la transmission reste toujours la traduction. Les ateliers qui ont assuré cette tâche sont créés de façon institutionnelle par la papauté pour diffuser des manuels de toutes sortes, d'astronomie, de mathématiques, de philosophie, de théologie. Le phénomène de la traduction de l'arabe au latin a commencé au XI<sup>e</sup> siècle. Et c'est avec ce phénomène que s'est perpétuée la collaboration entre juifs, musulmans et chrétiens, en raison de la complémentarité linguistique. L'éveil européen a eu lieu au XI<sup>e</sup> siècle ; et à partir du XII<sup>e</sup> siècle, l'Europe décolle. Quand je passe de la lecture des textes latins aux textes arabes de cette époque, j'ai le sentiment d'être dans la même culture, avec les mêmes problématiques, les mêmes propositions. Cette homologie sera confirmée et renforcée par l'averroïsme, ce dense et long mouvement européen dont Averroès est la référence et qui durera jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. »

## **En guise de conclusion**

Que conclure après le survol d'une œuvre multiple, complexe, ouverte sur une temporalité sans cesse renouvelée, sinon que les balises posées par Meddeb, quatre ans après sa disparition, restent encore d'actualité. Sur le passé, celui mortifère de la répétition, sur la nécessité de la poésie, la sortie de la théologie forclosée, la nécessité de l'avènement du sujet, l'urgence de l'autocritique comme une entrée dans la modernité, la critique interne de la théologie etc., Tout un programme de réformes et de renouvellement de nos sociétés prises dans les filets de la tyrannie, de l'ignorance et de l'extrémisme a été avancé et défendu par Meddeb, nous fait signe aujourd'hui. Meddeb a agi comme un acteur culturel et non pas comme un politique. La politique, il n'en a jamais maîtrisé les ruses. La raison pour laquelle il était « en déséquilibre » face à Tariq Ramadan, un idéologue formaté. Rien à craindre sur son œuvre du côté occidental; en revanche, côté oriental, notamment arabe, beaucoup de choses restent à réaliser, à commencer par la traduction en arabe de ses textes. Le lectorat francophone connaît certes ses textes poétiques, ses romans et essais, mais pas le lectorat arabophone. Les rares traductions ne suffisent

pas à donner une vue d'ensemble d'une œuvre diversifiée. Le second acte qu'il faudra entreprendre est d'organiser dans les institutions culturelles des débats et des discussions autour de son travail. La culture arabo-musulmane est malheureusement minée par l'amnésie. Quand ils ne sont pas enterrés vivants, penseurs, écrivains, philosophes, artistes, sont vite oubliés après leur mort. Des personnalités disparues juste il y a quelques années ne sont que de pâles figures d'elles-mêmes. Leurs écrits et dits sont tombés dans l'oubli de l'histoire et des hommes.

# **Extraits, Entretiens, écrits, témoignages**

## **1- Témoignages sur l'œuvre de Meddeb**

**Claude Ollier:** «C'est un des intérêts, et des attraits, des écrits d'Abdelwahab Meddeb en sa démarche patiente, progressive, que de nous rappeler cette déficience, ou défaillance, de notre mémoire. Un autre intérêt est que ces même écrits, un à un, repassent par les mailles des réseaux de textes qui ont fait pont entre rive sud et rive nord de la mer qui nous est mitoyenne, et, de façon plus générale, entre ce que nous nommons, pour désigner notre lieu, Occident, et ce monde très vaste en longitude et très différencié que appelons Orient mais qui connaît lui, lui, son Occident d'Orient, où effets d'Occidentalité et d'Orientalité s'imbriquent depuis des siècles, en pratique sociale, économique, politique, en dépit ou en marge de tous les Orientalismes et des complexes d'infériorité technologique, et aussi, dans l'autre domaine, de supériorité culturelle, qui travaillent le monde arabe depuis qu'il s'est confiné dans le retrait, ressassant l'acquis de ses avancées des siècles passés. Notre monde «de l'Ouest», lui, connaît peu ou pas du tout, méconnaît

foncièrement cet «Orient » qui l'entoure en fait plus qu'il ne le prolonge à l'est, qui l'enveloppe presque, «géographiquement, de l'Atlantique à l'Oural et au-delà, des Berbères de l'Atlas plongeant dans l'océan aux courant chauds, des nomades de Mauritanie aux peuples des plaines du Turkestan. La colonisation de cette ceinture sudiste et orientale semble avoir sinon brouillé les cartes définitivement, du moins enfoncé sur ces pays notre chape de méconnaissance, notre refus de connaissance même, foulant d'autant mieux leur sol que refoulant par là leur enseignement d'antan et notre dette »

*Abdelwahab Meddeb, office du Livre en Poitou-Charentes. Ville de Poitiers. (Pp 7/8*

**Anne Roche:** Abdelwahab Meddeb, office du Livre en Poitou-Charentes. Ville de Poitiers. «...Dès Talismano, Abdelwahab Meddeb a moins posé la question qu'il ne l'a déplacée: s'écartant franchement des balancements traditionnels entre langue du Maître et langue de la Mère, qui n'inspirent plus au lecteur d'aujourd'hui qu'un soupir de fatigue (vite réprimé par politesse, s'il a le malheur de ne pas connaître ce problème-là de l'intérieur), Abdelwahab Meddeb taille un territoire souverain dans la langue française, en récusant» les petites infamies des transgressions mineures». Cette position pratique d'écrivain sera théorisée plus tard, notamment dans le colloque de Rabat sur le bilinguisme (1985): «quand j'écris dans une langue, l'autre langue dans la première se réserve; elle y travaille quelque part, délibérément et à

mon insu. La présence de la langue absente dans la langue où j'écris peut, au reste, ordonner une poétique. (in, le palimpseste du bilingue)

Abdelwahab Meddeb, office du Livre en Poitou-Charentes. Ville de Poitiers. Pp,35-36

### **Jean-Luc Nancy:**

Le philosophe Jean-Luc Nancy rend hommage à son collègue et ami Abdelwahab Meddeb, mort le 5 novembre à Paris.

Le Monde.fr

Par Jean-Luc Nancy (Philosophe)

Tu es parti pour ton dernier voyage, Abdelwahab. Comme tous tes voyages il a déjà son retour en lui. «Tu as résidé au pays de Cham puis tu es revenu/sur ta colline»: ce sont tes vers, parmi les derniers. Toi tu as séjourné au pays de Japhet et voici que tu reviens sur ta terre tunisienne. Comme Sohrwardi que tu as traduit et commenté en déclarant que tu t'identifiais à lui, tu reviens de l'«exil occidental» et comme tu l'écris à son propos «Le désastre mène de l'obscurité à la lumière, de la nuit à l'aurore, de l'Occident à l'Orient.» Oui, tu me le rappelais il y a peu: il faut revenir vers l'Orient. Tu as fait l'épreuve de l'Occident, tu as connu ses joies, ses beautés, ses lumières et tu as vu croître sa maladie – en même temps que tu décelais celle qui pouvait affecter l'islam. Tu as quitté l'ombre de la Zitouna pour celle de

Notre-Dame, tu reviens vers la première et cependant, nous le savons, tu n'oublies pas la cathédrale de Strasbourg ni la peinture de Michel-Ange, ni le poème de Dante. Tu nous précèdes désormais dans la conjugaison de Delphes et de La Mecque, de Nazareth et de Médine, de Mostaganem et de Jérusalem – en tous ces noms je continue simplement à citer, à réciter le dernier poème que tu nous laisses, ce Portrait du poète en soufi que publie ton ami poète Michel Deguy.

Comment lier au poème la pensée engagée, courroucée et vibrante que tu as su porter au milieu de la désolante dislocation du monde méditerranéen, abrahamique et nourri de Ibn Rochd autant que d'Augustin? (Augustin que tu dis « Berbère latin jeté aux/franges occidentales de l'Orient ». Tu sais que le Vrai inflige des stigmates (je te cite toujours) et tu ne cesses pas de penser que c'est une ordalie qui nous est infligée (tu dis qu'elle « n'est pas jeu d'un autre temps »): une épreuve pour nous faire revenir de l'exil et de l'obscurité vers une lumière nouvelle. Cette lumière ne peut être que poétique autant que politique et l'une par l'autre ou l'une éclairant l'autre, voilà ce que tu penses.

De tous tes voyages tu reviens, à Paris, Tunis ou Tanger, à Rome, Le Caire, Berlin ou Résafé (souviens toi) parce que dans tous tu rencontres le retour éternel du même, de ce même qui n'est jamais identique, chaque fois nouveauté d'une même présence, chaque fois inscription d'un trait de la même présence. Dans la suite

de tes poèmes son nom est Aya, une femme, quelqu'une, toutes, nous tous.

«Tu es parti avec le poème / et tu resteras avec nous à jamais » - c'est toujours toi qui le dis et nous le récitons avec toi. »:

« ...Abdelwahab Meddeb croit dur comme fer à la persévérance souterraine d'un islam spirituel, dont il reçoit témoignage lorsqu'un éminent spécialiste du soufisme lui parle de la politique de prudence des véritables cercles d'enseignement et de tradition. Il sait que la science de la religion, en islam, a toujours été menacé par la religion du commun, lorsqu'elle s'éloignait des simplifications et des croyances inévitables à l'exercice de la religion. Surtout lorsqu'il est tombé aux mains de ceux qui ne visent qu'une chose, le bon ordre ici-bas et l'adhésion aveugle aux commandements divins. Quand cette prédication simple devient une prédication simpliste, elle se dévoile, elle désoriente le fidèle, lui faisant croire à l'horizon indépassable fait d'un triomphe temporel de la religion, alors que le message prophétique tout entier, qu'il soit celui de Moïse, de Jésus ou de Muhammad, tend vers la vie future et vers l'amour inconditionnel de Dieu...(...) le soufisme est l'origine et il est le lieu de retour. Au commencement de l'œuvre d'Abdelwahab Meddeb, il y a cette combinaison subtile de poésie, d'architecture, d'arts picturaux et de musique, qui entoure le cœur de sa réflexion, le cœur qui est la

littérature du soufisme. Abdelwahab Meddeb était, avant toute chose, un poète, et c'est en poète qu'il aimait la langue, les langues arabe, française et celle qu'il aimait apprendre, curieux de les voir dialoguer et pacifiquement échanger leurs richesses. Il lisait donc les textes du soufisme en amateur de la langue, en amoureux des polysémies et des profonds résonances de sens des racines sémitiques de la langue arabe.

**Salah Stétié** Abdelwahab Meddeb est un homme d'exil. Quoi qu'il en semble, c'est la une tribu rare. Ce n'est pas l'exil pour l'exil qui est le choix de Meddeb, ce Tunisien acclimaté en France et qui sait y trouver ses marques, c'est l'exil comme aptitude à rester chez soi avec la volonté de se quitter soi même impérativement et, une fois dans les murs conquis de l'autre, à faire de l'autre, de par son étrangeté goûtée comme telle, le lieu d'une négation réciproque. À aller vers l'autre, l'étranger, c'est traverser, c'est mettre pied sur un rivage ou l'on se. Doit attendre ou, du moins, ou l'on espère qu'il en sera ainsi. Mais très vite, sur le rivage déserte, on bute sur une aporie: dans un mur dressé de l'impasse existe une petite porte- qu'on ouvre....et pourtant...l'autre est là, dit Meddeb, comme l'instrument élu d'une forme de supplice que je tiens à imposer pour que, de note affrontement naisse non un vaste emmêlement désordonné, mais un ordre différent qui soit aussi un bel incendie. Le temps de l'identité ratissées et close est fini, bien fini. Désormais l'ambition est ailleurs et c'est avec les moyens mis à sa

disposition par tous pouvoirs intellectuels et spirituels de l'Orient, mental plus encore qu'originnaire, et de l'Occident, rêvé bien plus encore que véritablement accompli que le poète, l'essayiste, le voyageur, le questionneur des idées et de formes' entreprend l'exploration de ce grand pays du doute et de l'égarement qu'est devenue la planète entière, dans la diversité de ses langues, de ses villes, de ses écrivains présents et passés, ceux ci-ci privés d'amers, et nous rejoignant dans notre propre dérive, entre le soleil obscurci de Sohrawardi et celui terriblement rouge, d'Auschwitz. Salah Stétié dans la revue Esprit. 2005.

### **Jean-Louis Schlegel**

#### **Abdelwahab Meddeb et le « pari de civilisation ». Esprit 2015**

« Plus durement que d'autres, Abdelwahab Meddeb a stigmatisé l'horreur de l'islamisme. Plus fortement que d'autres, il a magnifié la grandeur et la beauté de l'Islam. Tel fut l'un des paradoxes de cette voix unique dans la galaxie de l'islamologie savante et politique, une « voix » au sens large, « audible » autant dans l'oralité que dans une écriture très particulière. Les hommages rendus après sa mort, le 6 novembre 2014, ont rappelé et illustré les riches et multiples inflexions de cette voix qui s'est tue trop tôt... peut être, pour faire mémoire apaisée et heureuse de lui, importe-t-il de relire aujourd'hui ses textes moins politiques ou non politiques: sa poésie, ses romans et plus encore ses essais et commentaires formidables sur l'âge

d'or de l'islam, qu'il avait traversé, retraversé, assimilé avec la tête et les pieds, de l'Andalousie à l'Irak et de Fès ou de Marrakech à l'Iran en passant par l'Algérie, la Tunisie et l'Égypte: textes traduits et commentés des mystiques soufis, explications des Mille et Nuits, mémoire de poètes amateurs du vin et des plaisirs de la vie, descriptions de l'architecture et des jardins de Séville à Téhéran, commentaires des musiques écoutées au hasard des festivals et des rencontres, art de la fauconnerie orientale, joies de la table parfois...il est alors pleinement chez lui, comme un de ces « aristocrates du goût » dont il a fait l'éloge: « quiconque possède la distinction de l'esprit et de l'être est aristocrate, hors toute référence à la hiérarchie fondée sur ce qui est hérité ou acquis, en d'autres termes sur l'argent et le sang. Un miséreux peut être aristocrate» (A.Meddeb, Contre-prêches, p.93-95).

**Bernard Urbani, les errances d'AM entre Orient et Occident.**

**dans Multilinguales. 3/2014**

Par l'expérience, l'errance et l'exil, l'œuvre plurielle d'AM révèle nombre de paysages culturels liés entre eux par les notions de différence et d'échange. En effet, ses romans, Talismano et Phantasia, à fort caractère autobiographique et emplis de nombreuses interférences linguistiques et socio-culturelles, mettent en place des intrigues discontinues et des transgressions de tous ordres: la narration des événements de la vie des narrateurs

(étrangers venus d'un autre temps), en partie recrée dans le laboratoire alchimique de l'imagination, se projette le long de trajectoires scripturales complexes. Talismano (livre subversif et hétérogène qui adopte l'attitude du personnage en marche se déployant entre l'incertitude imposée par les périls traversés et la conviction de l'aboutissement certain) permet une reprise de ce qui est dans la tradition littéraire et religieuse arabe participe de la modernité ; de même *Phantasia*, (prose, poésie, collage et essai) raconte une marche vers la quête de soi, un voyage initiatique en langue française désarticulée entre idiomes, époques et lieux, où l'image de l'Italie s'affirme comme unique pont entre deux cultures: la culture arabomusulmane tunisienne et la culture occidentale, française et chrétienne, loin de toute violence et de tout fanatisme...»

« ...La poésie procède d'abord, chez lui, de la flânerie érudite pour se transmuier en expérience du monde. Meddeb se présentait en hédoniste raffiné, avons-nous dit plus haut, soucieux de glaner la beauté où elle se trouve quand on cultive l'effort de la discerner, dans les œuvres et par les voyages, dans une relation harmonieuse au présent. Poète de l'errance, il cherche à dire le monde et son unité qu'il pressent, peut-être davantage encore qu'ailleurs, en Méditerranée, mare nostrum, à travers des pérégrinations en des lieux tout autant symboliques que géographiques... »

*Yves Human, Abdelwahab Meddeb, portrait de l'homme en poète*

*In: Poésie et monde poétique. 29 novembre 2014.*

## 2- Entretiens

*Entretien accordé au journal le Monde de l'éducation-Janvier 2004 et réalisé par Nicolas Truong.*

A la question:

La lutte contre l'intégrisme à l'intérieur du monde musulman passe donc par un combat idéologique et culturel contre le littéralisme ?

Meddeb répond:

Oui. Une des techniques des intégristes, qui historicisent la révélation et généralisent une disposition théologique et juridique, réside notamment dans une lecture simplificatrice des « versets qui abrogent ». Prenons l'exemple du vin. Il existe cinq occurrences qui concernent le vin dans le Coran. Il est tantôt vu comme une chose positive-une promesse pour l'au-delà-ou comme une chose négative mais non interdite. Dans un verset plus tardif, il est recommandé de l'éviter, parce que les ruses de Bacchus, est-il précisé, apportent à l'homme une souillure, œuvre de Satan. Ce dernier verset (Coran, V,90) qui serait descendu après les autres (plus doux et même positifs, puisque le vin y est parfois assimilé à un don divin, à un remède, voire à une médecine) constitue un exemple de ces prescriptions qui abrogent des recommandations antérieures. Les intégristes généralisent cette technique et cette disposition théologique dans tous les autres domaines de la vie publique et privée, notamment celui de la guerre sainte. Car les versets de

l'époque médinoise qui la concernent sont plus tardifs que les versets mecquois qui, eux, appellent à la discussion, à la controverse civile, à la reconnaissance de l'autre, au refus d'exercer la contrainte en matière de religion, versets qui rappellent également que le dieu de l'Islam n'est pas un dieu nouveau, mais le dieu même des chrétiens et des juifs, qu'avec l'Islam il ne s'agit même que d'une reconduction des messages monothéistes antérieurs...Les intégristes estiment donc que les versets de la guerre abrogent ceux de la discussion.

La critique dans l'islam n'est-elle pas bloquée par le fait que le Coran est un texte immuable ?

Dans la doctrine maximaliste, le Coran, c'est la parole même de Dieu dans sa lettre. Ce qui est pure folie. Là aussi, c'est un immense débat qui a eu lieu pendant les quatre premiers siècles de l'islam pour décider si c'est un Coran créé ou incréé. Opter de nouveau pour la thèse du Coran créé appartient au combat démocratique. Ces débats ont été, depuis, occultés et il faut les ressortir. C'est ce qu'essayent de faire un peu mes chroniques, sortir les saillies qui ont pu être pensées dans la tradition islamique.

### 3- Extraits de l'oeuvre de Meddeb

#### Poésie:

12

Entre les langues entre les races  
Nomade errant dans les continents  
Il découvre en lui le nom du couchant.

*Les 99 stations de Yale, Fata Morgana. 1995*

XLV

L'être ne serait rien, si parfois la présence ne devenait dame, vêtue de la couleur noire, trouant la voyelle de l'absence, que je reconnais, profuse, dans la langue et le monde, quand même elle ornerait le rat, le chat, l'âne. »

« le monde est un tissu d'épiphanies  
tout chose visible porte en elle  
les traces de l'Invisible  
voir c'est déchiffrer pour interpréter  
l'esprit fouille ce que l'oeil reçoit  
il perçoit plus que l'offre du regard  
toute face tout paysage est enveloppé d'un halo  
où grouillent les atomes au-delà des sens  
et ces atomes emplissent le champ »

*Tombeau d'Ibn Arabi. Ed, Noël Blandin, P 65*

*Entretien avec le journal Libération daté du 23 septembre 2006 ; réalisé par Christophe Boltanski et Marc Semo.*

*Un Coran créé, c'est un Coran forcément traduit en langage humain, donc imparfait ?*

C'est une interprétation. Il est dit dans le Coran, dans un verset célèbre (verset XIV, 39): ce que vous avez entre les mains n'est pas le livre mais seulement une copie, parce que la mère du livre, c'est-à-dire l'archétype - là encore le Coran se fait platonicien -, reste dans les cieux. Certes, on ne doute pas qu'il s'agisse d'une parole révélée, mais elle est interprétée dans un langage humain. Même les plus littéralistes étaient très nuancés: le passage par l'art du calligraphe, le passage par l'encre, par le papier, obligent nécessairement de tenir compte de la médiation humaine. Trop de musulmans aujourd'hui figent tout. En poussant jusqu'à l'absurde, il vaudrait mieux ne pas connaître l'arabe pour croire dans ce Coran parole de Dieu. Mais, en terme mythique, cette idée que le Coran serait la parole même de Dieu est très belle. Un peintre de Herat au XIV<sup>e</sup> siècle montre le Prophète recevant pour la première fois l'Ange qui lui dit: «Lis au nom de Dieu.» «Je ne sais pas lire», répond-il. Ce peintre montre la fondation coranique dans une scène icono graphiquement très proche de l'Annonciation. La réception du Verbe par Marie engendrera le corps et la réception du Verbe par Mohammed engendrera le Livre. D'une certaine manière, le Livre est donc une forme d'incarnation. Mais les musulmans actuels n'admettent pas cette image.

## Essais

### **Maladie de l'Islam, édition du Seuil, 2002. P 135**

« (...) le deuxième effet de la réislamisation est visible à travers la transformation du corps social dans son rapport aux plaisirs et à la jouissance. La société islamique est passée d'une tradition hédoniste, fondée sur l'amour de la vie, à une réalité pudibonde, pleine de haine contre la sensualité. La pruderie est devenue critère de responsabilité. Pullulent dans les théâtres urbains les Tartuffe et autres bigots ou cagots. La ville aménage ses scènes pour ter au corps ses droits, conséquence du ressentiment de son enracinement dans les âmes des semi-lettrés qui sont légion. Les rues, rébarbatives en leur bâti neuf, négligentes, irrespectueuses de la fabuleuse mémoire architecturale, gagnent en laideur lorsqu'elles sont traversées par des corps balourds, coupés du souci de soi; l'esthétique se retira dès que fut abolie la séduction dans la relation entre les sexes. L'entretien de la beauté comme sa mise en valeur sont à leur tour forclos...»

### **Face à l'Islam, entretien mené par Philippe Petit. Edition Textuel, 2004.**

« ...Des sites qui ont accueilli les grands moments de civilisation qu'à connu l'islam (Bagdad, Le Caire, Samarkand, Ispahan, Istanbul, Delhi, etc.), je privilégie Cordoue ; cette référence satisfait mon identité occidentale

islamique tissée par l'origine et le choix entre le Maghreb et la France.

Par l'accueil des Andalous, depuis le XIII<sup>e</sup> siècle (avec la chute de Cordoue et de Séville) jusqu'au XVII<sup>e</sup> (avec l'expulsion des Morisques hors d'Espagne en 1609), ma ville natale de Tunis et sa région (sur un rayon de 70km) reçurent une injection de civilisation perceptible dans les apports qui ont enrichi les codes de la civilité urbaine ainsi que l'architecture, l'artisanat, l'agriculture, la manufacture. L'arrivée des Andalous dans la capitale de l'Ifriqiya a étendu la culture du mélange encore une fois repérable dans le vestige architectural, lequel a ajouté aux idiomes locaux le mouvement et la solennité du baroque, comme le révèlent le mihrab et la tour-horloge de la grande mosquée de Testour, ou encore l'escalier monumental et le portique surélevé qui a métamorphosé la façade nord de la Zitouna. P189-190 »

### **Contre-prêches, éditions du Seuil 2006**

*D'Orient et d'Occident, éd du Seuil ; p18*

Nous natifs du Maghreb, sommes à la fois d'Occident et d'Orient. Dans la langue arabe, «Maghreb» désigne l'Occident. Selon la trajectoire historique de cette langue, nous appartenons à l'Occident de l'Orient. Le mot a été utilisé dans un sens géographique, et cette désignation renvoie à une forme d'identité. Ainsi, un homme comme Ibn 'Arabî ( 1165-1240), le soufi natif de Murcie, une fois arrivé en Orient s'est conduit en « Maghrébin »: n'a-

t-il pas en effet écrit sa Risaâlat al-Qods (« Epître de la sainteté ») pour présenter les maîtres occidentaux, qu'il a personnellement connus, à ses collègues orientaux qui ignoraient leur existence? Deux siècles plus tard, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, Ibn Khaldûn (1332-1406), une fois au Caire, était aussi identifié en tant que « Maghrébin ».

### **Sortir de la malédiction. L'islam entre civilisation et barbarie. Seuil 2008.**

#### **Des lois incompatibles p. 73**

Pourquoi jouer la politique de l'autruche et faire le sourd et l'aveugle ? Pourquoi ne pas voir la vérité en face et oser affirmer que la sharî'a, la loi religieuse de l'islam, pose aux valeurs de notre époque de sérieux problèmes? Nombre de ses dispositions sont en contradiction flagrante avec la Déclaration des droits de l'homme; nul doute: il y a incompatibilité entre l'une et l'autre. Le choix me paraît divinement simple: soit entetenir vive cette incompatibilité, soit affronter la contradiction et agir en conséquence pour élaborer une problématique juridique mettant en question la sharî'a, sa lettre, les limites de son interprétation, et déclarer son irrecevabilité si le législateur décide d'être cohérent avec l'esprit du droit actuel et les valeurs éthiques qui le sous-tendent ».

## **Pari de civilisation, édition du Seuil, 2009.**

### **Religion et violence p 9-10**

« L'islam ne va pas bien. De fait, il est malade. J'ai tenté de diagnostiquer cette maladie et de prescrire le remède dans quatre livres écrits depuis le choc produit par les attentats criminels du 11 septembre 2001. Ce nouvel ouvrage continue l'examen entamé dans les précédents. Je commence par rappeler que cette maladie se résume dans l'usage de la violence au nom de dieu. C'est sur ce point que nous continuons à nous interroger pour savoir s'il s'agit d'une fatalité propre à l'islam ou si nous avons affaire à une structure qui circule à l'intérieur des constructions religieuses en général... »

**Islam, la part de l'universel**, Bibliothèque des débats. Ministère des affaires étrangères.

« (...)Si l'exemple des mathématiques radicalise l'usage au singulier de la civilisation, nous verrons aussi que le discours le plus opposé nous conforte dans un tel usage. Si nous passons en effet des sciences à la mystique ; si nous migrons du discours objectif à l'expression subjective ; si nous nous déplaçons du témoignage de la raison logique aux énonciations de l'expérience intérieure, nous verrons que, malgré la différence des croyances, l'idée d'une dichotomie commune est plausible, au-delà des jeux de convergence auxquelles prédisposent toutes les mystiques par leur façon de déborder la particularité du culte et du rite qui singularise les croyances.

Là encore, le soufisme sera l'héritier de traditions spéculatives et spirituelles diverses: vers la base de la méditation coranique, afflueront les interprétations néo-platoniciennes, les disciplines du monachisme des Pères, anachorètes du désert, l'esprit de la lumière diffusé par Zoroastre, ainsi que l'exercice des retraites ascétiques chez les Brahmanes, ou même la pensée paradoxale des taoïstes (fondée sur l'union des contraires et la dialectique du féminin/masculin).

### **Le temps des inconciliables. Contre-prêches 2**

« ...Alep et sa destruction constituent la tragédie historique d'une société arabe coincée entre les deux périls qui hantent notre contemporain. Pour sauver Alep et ce qui reste de la Syrie, il nous faut passer le péril de Scylla après avoir échappé à celui de charybde. Il nous faut éviter la dictature religieuse après nous être sauvés de la dictature d'un parti-Etat détourné au profit d'un clan corrompu. »

## **BIBLIOGRAPHIE D'ABDELWAHAB MEDDEB**

PUBLICATIONS Œ UVRES ROMANESQUES,  
POETIQUES, ESSAIS ET TRADUCTIONS

- Talismano, Paris, 1979, Christian Bourgois, 2e édition, Paris, 1987, Sindbad ; trad. allemande par Hans Thill, Heidelberg, Wunderhorn, 1993. trad. américaine par Jane Kuntz, Dalkey Archive, Champaign (Illinois) & London.
- Tayeb Salih, Saison de la migration vers le Nord, Paris, 1983, Sindbad, 2e éd., 1996, Babel / Actes Sud (trad. de l'arabe en collaboration avec Fady Noun).
- Phantasia, Paris, 1986, Sindbad; trad. italienne par Mario Gambaro, Rome, 1992; trad. allemande par Hans Thill, Heildeberg, 1993. Rééd. en poche Points/Seuil, 2003.
- Tombeau d'Ibn Arabi, Paris, 1987, Noël Blandin, 2e éd. 1989, 3e éd. 1995, Montpellier, Fata Morgana, avec quatre dessins originaux d'Antonio Saura; trad. arabe par Mohammed Bennis, Le Caire, 1999; trad. anglaise par Charlotte Mandel, Fordham University Press, New York, 2009; trad. japonaise par Ryoko Sekiguchi

(extraits), Tokyo, 1998 ; trad. turque par Özdemir Incé (extraits), 1993 ; trad. arabe par Adonis (extraits), 1990; trad. italienne par Anna Zoppelari, Ortica Editrice, Aprilia (LT), 2012

- Les Dits de Bistami, Paris, 1989, Fayard.
- Le Bâton de Moïse, Paris 1989, Génération (tirage limité avec intervention graphique du peintre japonais Kō Lin).
- La Gazelle et l'Enfant, Paris-Arles, 1992, Actes Sud-Papiers.
- Récit de l'exil occidental par Sohrawardi, Montpellier, 1993, Fata Morgana, avec des calligraphies originales d'Hassan Massoudi.
- Les 99 stations de Yale, Montpellier, 1995, Fata Morgana, avec deux graphismes du peintre marocain Mehdi Qotbi.
- Ré Soupault, Tunis, 1938-1942, Heidelberg, 1996, Wunderhorn, bilingue allemand/français.  
Fragments de portrait de l'artiste en soufi. Dix fragments Po&sie. 2013 N°144
- Blanches traverses du passé, Montpellier, 1997, Fata Morgana ; trad. anglaise par Charlotte Mandel, avec une préface de Jean-Luc Nancy, Fordham University Press, New York, 2009.
- Le Rêve de Samarkand, Montpellier, 1997, Fata Morgana (tirage limité avec une aquarelle originale du peintre marocain Farid Belkahia).
- Aya dans les villes, Montpellier, 1999, Fata Morgana,

avec sept dessins originaux du peintre hongrois Alexandre Holan.

- Matière des oiseaux, Montpellier, 2001, Fata Morgana, animation graphique de Joël Leick (Prix Max Jacob 2002).
- La Maladie de l'islam, Paris, 2002, Le Seuil (Prix François Mauriac 2002); essai traduit dans douze langues: albanais, allemand, anglais, arabe, bosniaque, catalan, espagnol, italien, néerlandais, portugais (Portugal), portugais (Brésil), turc
- Islam, la part de l'universel, Paris, 2003, Adpf.
- Face à l'islam, Paris, 2004, Textuel ; traduit en arabe, Toubkal éd., Casablanca, 2008
- Saigyô, Vers le vide, présentation, traduction du japonais, notes, co-auteur Hiromi Tsukui, Paris, 2004, Albin Michel.
- L'exil occidental, Paris, 2005, Albin Michel.
- L'Occident vu d'Orient, Barcelone, 2005, CCCB (en catalan) et Valence, 2006 (en castillan).
- Contre-prêches, Paris, 2006, Le Seuil; traduit en allemand par Rainer G. Schmidt, Wunderhorn, Heidelberg, 2007 ; traduit en italien par Egi Volterani, Cantabello éd., Sienna, 2008.
- La conférence de Ratisbonne, Enjeux et controverses, Paris, 2007, Bayard.
- Sortir de la malédiction, Paris, 2008, Le Seuil ; traduit en italien par Egi Volterani, Cantabello éd., Sienna, 2011.

- Pari de civilisation, Paris, 2009, Le Seuil ; traduction anglaise, à paraître mai 2013 chez Fordham University Press, NYC.
- Printemps de Tunis, Paris, 2011, Albin Michel; traduction turque
- Portrait de l'artiste en soufi, poésie, à paraître, 2013
- Histoire des relations entre juifs et musulmans des origines à nos jours, ouvrage collectif co- dirigé avec Benjamin Stora, avec la collaborations d'une centaine de chercheurs du monde entier, parution simultanée en français et en anglais, octobre 2013, Albin Michel (pour l'édition en français), Princeton University Press (pour l'édition en anglais)

**PARTICIPATION A DES OUVRAGES COLLECTIFS,  
ACTES DE COLLOQUES, CATALOGUES ET  
NUMEROS SPECIAUX DE REVUES**

- Du Maghreb, dans les Temps modernes, Paris, 1977: «Lieux/Dits ».
- Esthétiques, dans les Cahiers du cinéma, Paris (n° 277 et n°278-279): « L'icône et la lettre ».
- Déplacement, dans Patio, Paris, 1983: « Les stations de Niffari ».
- Actes du congrès des littératures de langue française, Padoue, 1983, publications de l'université: «Hallaj revisité ».
- Du bilinguisme, Paris, 1985, Denoël: « Le palimpseste du bilingue: Ibn Arabi / Dante ».
- Croisement des cultures, dans Communications, Paris, 1986, n° 46, Le Seuil: « La religion de l'autre: Ibn Arabi / Ramon Lulle ».
- L'Image et l'Invisible, dans Pleine Marge, Paris, 1986, n° 4: « Ibn Arabi, Jean de la Croix ».
- Catalogue Collection d'art contemporain, Paris, IMA, 1987: « La réserve plastique ».
- Multiples, dans Patio, Montpellier, 1987: « Situations de l'islam dans Don Quichotte ».
- Saint-John Perse, dans Détours d'écriture, Paris, 1987, Noël Blandin: « Anabase dans l'autre langue ».
- Actes des 3e assises de la traduction littéraire, Arles,

- 1987, Actes Sud: «La clôture de l'intraduisible: Aristote / Jâhiz / Averroès ».
- Écritures arabes, dans la Lettre Internationale, Paris, 1988, n° 19: « L'imagination créatrice d'Ibn Arabi ».
  - Croisement des signes, catalogue, Paris, 1989, IMA: «Le signe, la trace ».
  - Entre psychanalyse et islam, dans les Cahiers Intersignes, Paris, 1990: «La trace, le signe (Les Mo'allaqât, Razi, Hallaj, Ibn Tofayl, Ibn Arabi) ».
  - Contre la guerre des cultures, dans Esprit / Les Cahiers de l'Orient, Paris, juin 1991: « Entre l'un et l'autre ».
  - Paradoxes du féminin en islam, dans les Cahiers Intersignes, Paris, 1991: « Voiles ».
  - Peintres du Maroc, Catalogue, Paris, 1991, IMA: « Le Maroc, concept pictural ».
  - La Destruction, dans les Cahiers Intersignes, Paris, 1992: « La disparition ».
  - Le Désir d'Europe, dans les Cahiers de Strasbourg, Paris-Strasbourg, 1992, coéd. La Différence, Carrefour des littératures européennes: «La Caaba comme représentation (vue par Ibn Arabi) ».
  - L'Amour et l'Orient, dans les Cahiers Intersignes, Paris, 1993: « Épiphanie et jouissance (Ibn Arabi, Bistami, Jean de la Croix, Thérèse d'Avila) ».
  - Le Sentiment de la nature, Paris, 1993, La Découverte: « Le sentiment de la nature en islam ».
  - Enfances d'ailleurs, Paris, 1993, Belfond: « La maison de l'araucaria ».

- Pétra, les dits de pierre, Arles, 1993, Actes Sud: « La tache blanche ».
- Pour Rushdie, Paris, 1993, La Découverte: «En attendant une autre communauté ».
- Sujet et citoyenneté, Maghreb/ Europe, dans les Cahiers Intersignes, Paris, 1994: «Hors la rémanence de la servitude: le sujet de Bistami ».
- Sur l'art, dans Esprit, Paris, janvier 1995: « L'Europe comme extrême ».
- Rencontres africaines, catalogue, Paris, 1994, IMA: «Dialogue sur l'Afrique et les arts (correspondance avec Jean-Hubert Martin) ».
- Pour l'Algérie, dans Esprit, Paris, janvier 1995: «L'interruption généalogique » (L'émir Abdelkader, Si Mohand, Kateb, Dib, Mammeri, Camus, Derrida).
- Regard sur l'art contemporain tunisien, catalogue, Paris, 1995, IMA: « La généalogie du peintre ».
- L'Image entre le profane et le sacré, dans Qantara, n° 15, Paris, 2e trimestre 1995: « L'icône mentale ».
- Trois Peintres africains, catalogue, Liverpool, 1995, Tate Gallery: « L'art et la transe ».
- L'Alhambra, catalogue, Berlin, novembre 1995, Haus der Kulturen der Welt GmbH: «L'Inconscient de l'Alhambra ».
- Le Paradoxe des représentations du divin. L'image et l'invisible, dans Dédale, Paris, automne 1995: « L'icône mentale: la théorie de l'image chez Ibn Arabi (1165-1240) ».

- Fabienne Barre, Méditerranée, portraits de lieux avec mémoire, Paris, 1995, Contre-jour éditions: « Éclats de mémoire ».
- Les Voies du pèlerinage, dans Courrier de l'Unesco, Paris, mai 1995: « Au cœur de l'infini: la ka'ba ».
- L'Image dans le monde arabe, Paris, 1995, CNRS éditions: « La trace, le signe / 2 ».
- Le Choc des cultures, dans Esprit, Paris, n° 220, avril 1996: « Art et transe ».
- Multiple Jérusalem, dans Dédale, Paris, n° 3 & 4, 1996: «Le partage».
- Le Corps et l'Esprit, dans Courrier de l'Unesco, Paris, avril 1997: « Le jardin des délices ».
- Postcolonialisme, dans Dédale, Paris, n° 5 & 6, mai 1997: « La double mémoire ».
- Villes arabes, dans Le Nouveau Recueil, octobre 1997: « Métropole bis et mort ».
- En Tunisie, Jellal Casteli, Paris, 1997, Éric Kohler éditions: « La logique du terroir ».
- Minima Poetica, Berlin, février 1998 (édité par Johakim Sartorius): « Errant et polygraphe ».
- Les Violences en Algérie, Paris, février 1998, Odile Jacob: « L'interruption généalogique / 2 ».
- Déserts, dans Dédale, Paris, n° 7 & 8, mars 1998: «Tous les déserts du monde » et « Au pays des palmes ».
- La Traduction, un choix culturel, dans Esprit, Paris, n° 253, juin 1999: « Multiplicités de l'islam ».

- La Venue de l'étranger, dans Dédale, Paris, n° 9 & 10, septembre 1999: « Étranger à Grenade ».
- Poésie, dans Dédale, Paris, n° 11 & 12, janvier 2001: «La matière du poème » et « La Chine à New York ».
- Esprit, Paris, n° 276, juillet 2001: « Langue française, langue plurielle? » (dialogue avec Amain Rey).
- Face à l'événement, dans Esprit, Paris, n° 278, octobre 2001: « La maladie de l'islam ».
- Esprit, Paris, n° 282, février 2002: «L'Élite et le vulgaire ».
- Esprit, Paris, n° 294, mai 2003: «Qu'attendre d'une guerre?».
- Lignes, Paris, octobre 2003: « Chroniques de guerre ».
- Esprit, Paris, janvier 2004: « Europe, les conditions de l'universel ».
- La bataille pour le français, ADPF, Paris, 2004: «Le français en question(s) »
- Africa Remix, L'art contemporain d'un continent, Centre Georges Pompidou, Paris, 2005, catalogue: «L'Afrique commence au nord »
- Histoire de l'Islam et des musulmans en France du Moyen-Age à nos jours, sous la direction de Mohammed Arkoun, Albin Michel, Paris, 2007: « La double généalogie à l'épreuve de la langue française »
- Le Théâtre des idées, 50 penseurs pour comprendre le XXI<sup>e</sup> siècle, ouvrage dirigé par Nicolas Truong avec le festival d'Avignon, Flammarion, 2007: «Orient/ Occident: la culture à l'épreuve du choc »

- La femme, l'amour et le sacré, sous la direction de Nadia Benjelloun, Albin Michel, Paris, 2010: « L'origine du monde, de Courbet »
- Le voyage initiatique, sous la direction de Nadia Benjelloun, Albin Michel, Paris, 2011: «Le secret de Hallâj »
- Esprit, Paris, n°372, février 2011, «Religion et politique»
- Esprit, Paris, n° 377, août-septembre 2011, «Claude Lévi-Strauss et l'islam »
- La lecture insistante, Autour de Jean Bollack, sous la direction de Christoph König et Heinz Wisman, Colloque de Cerisy, Albin Michel, Paris, 2011: «Ibn 'Arabî, poème XII du Tarjumân »
- Esprit, Paris, n° 384, mai 2012, «La question des libertés en Tunisie: Bourguiba en guise d'inventaire » (trad. portugaise dans Grandes Lições, vol. 1, Proximo futuro, Fundação Galouste Gulbenkian et Tinta de China, Lisboa, 2013
- Po&sie, Paris, n° 141, octobre 2012, « Le sublime dans Le Fou d'Elsa entre Orient et Occident », Belin éd. (trad. portugaise parue dans
- Le Monde, Paris, 17-18 décembre 2012, « Sortir l'islam de l'islamisme» (trad. anglaise parue au Daily Star, Dhaka, Bengladesh ; trad. arabe parue dans al-Akhbâr, Beyrouth; trad. allemande parue dans Lettre Internationale, Berlin, printemps 2013)
- Préface au roman traduit du turc, «Ibn Arabi ou le devoir d'altérité », Le Cerf éd., Paris, 2013

- Po&sie, Paris, n° 143, octobre 2013, « Dix fragments extraits du Portrait de l'artiste en soufi, Belin éd.

Veronica Amadessi Pour une nouvelle poétique de l'extase...

1

Alma Mater Studiorum-Università di Bologna

DOTTORATO DI RICERCA

in

LETTERATURE FRANCOFONE

CICLO XXI

Settore/i scientifico disciplinare di afferenza: L-LIN/03

PRIX LITTÉRAIRES

Prix François Mauriac pour La Maladie de l'islam, Le Seuil, 2002

Prix Max Jacob pour Matière des oiseaux, Fata Morgana, 2002

Prix de la Francophonie Benjamin Fondane pour Contre-pêches, Le Seuil, 2006

Prix Doha capitale de la culture arabe pour l'ensemble de l'œuvre (prix partagé avec Edouard Glissant), 2010

[HTTPS://EPHEP.COM/FR/CONTENT/BIBLIOGRAPHI](https://ephep.com/fr/content/bibliographi)  
E-DABDELWAHAB-MEDDEB

